

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 45

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— L'Affaire Mitterrand —

- « *Un temps de chiens* » par Serge Martinez
- Le triple « *non* » de Mitterrand
- Charles Péguy par Anne Bernet
- Entretien courtois avec Jean Markale
- Balade chez le Comte d'Ogny
- Le miracle de la Marne
- Et le deuxième essai de B.E.H. qui est plus gai qu'ADG

Lettres de chez nous

CE "PEUPLE" ME "RÉVOLUTIONNE"...

Je pense — après lecture de vos échos du n° 44 — qu'il est dommage qu'un nouveau journal naisse dans "la famille". Car il est déjà difficile de lire et surtout de soutenir financièrement ceux qui existent et défendent très bien nos idées ("Présent", "Le Libre Journal", "National Hebdo", "Rivarol", auxquels je suis abonnée). Ce lancement nuira à notre cause et risque d'accentuer les divisions, au grand plaisir de nos adversaires.

C.F. (Maintenon)

POUR NOTRE PLAISIR ET NOTRE INFORMATION

Votre dernier numéro est, comme d'habitude, un chef-d'œuvre, avec des informations presque impossibles à se procurer ailleurs (telles celles contenues dans les échos). Cette volonté de ne pas occulter est une marque de respect pour vos lecteurs que je ne trouve pas suffisamment ailleurs et je vous en suis sincèrement reconnaissant.

Je profite de ce courrier pour vous poser une question : Martin Peltier a prouvé cet été dans *National-Hebdo* qu'il était possible, malgré les censeurs, de parler, avec tact bien sûr, du révisionnisme. Un "Libre Journal", n'a-t-il pas au moins

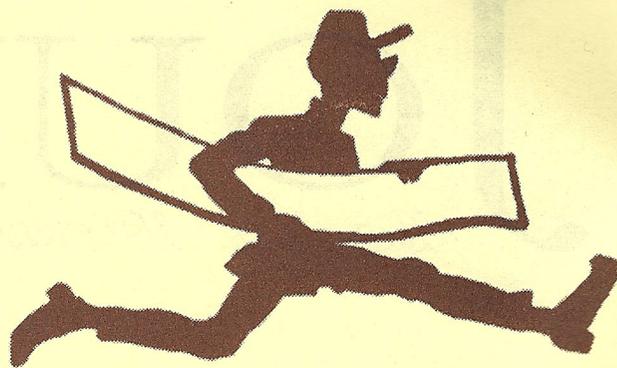
autant vocation à passer outre, lui aussi, à ce tabou des tabous qui, avec l'irruption du Nouvel Ordre mondial, est devenu un des défis les plus graves lancés à notre génération ? Tout se tient et l'esclavage nouveau ne sera rendu possible que par la lâcheté de chacun devant le mensonge.

Je sais que le sujet est dangereux et ne veux pas vous dicter votre conduite, mais je me bornerai — comme le correspondant du Vésinet dont vous avez publié la remarquable lettre — de continuer votre journal comme vous l'entendez pour notre plaisir et notre bonne instruction.

F.D. (Paris 14e)

A MON CHER "LIBRE JOURNAL"... QUI SE FABRIQUE DANS L'OMBRE !

Merci à Txomin (Atchoum !) pour ses réflexions pertinentes sur les origines historiques du conflit bosniaque. Voilà un certain temps déjà que la Serbophobie ambiante commençait à me chauffer les oreilles, mais, même dans les cercles amis, il aurait été mal venu d'exprimer une autre opinion (pardon M. Sanders !). Enfin quelqu'un qui prend de la hauteur ou plutôt du recul en fouillant dans un passé - pas si lointain - et qui se



sert de l'Histoire (on y revient toujours) pour expliquer le présent. Tant pis si certains BHL, Kouchner, Léotard, etc. doivent s'en offusquer, mais j'en doute, car tout le monde a oublié la vieille amitié franco-serbe en oubliant aussi que l'agression actuelle est plus le fait des derniers communistes que des Serbes dans leur majorité.

J.N. (Chaville)

RÉPONSE À MME J.L. DE LA SEYNE

Je me permets de vous écrire à propos de votre lettre parue dans le n° 42. Bien entendu, vous avez 72 ans, et vous ne méritez que notre respect. Mais j'aimerais tout de même savoir quels sont ces trésors spirituels que vous possédez et que, hélas, nous ignorons ? (Je n'ai que 23 ans.) Puisque votre lettre se rapporte à la rubrique "Mes bien chers frères", je crois bon de vous rappeler que ce n'est pas nous qui avons fait

"Vatican II" et qui sommes responsables du déclin du catholicisme. Vous possédez des "trésors", mais la jeunesse de France aussi, et tout aussi précieux que les vôtres. Cependant, cette réponse ne doit toutefois pas nous séparer dans le combat qui nous unit.

J-H. B. (Véret)

A MONSIEUR LE PREMIER MINISTRE

Avec une telle majorité, vous pouviez tout faire, y compris annuler la satanique loi Gayssot-Rocard-Fabius instituant l'intolérable police (censuré) de la pensée (cf Annie Kriegel). Vous ne l'avez pas fait, vous n'avez pas voulu le faire, cela permet à la LICRA de poursuivre M. Junin pour le seul crime d'avoir, dans une lettre à l'évêque de Bordeaux, professé la foi catholique de toujours (cf "Tota Unum" n° 259). Les catholiques fidèles se souviendront.

L.L. (Poissy)

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le Libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Renseignements
et abonnement
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Un temps de chiens...

par Serge Martinez

La très mince estime que mon passage dans l'étrange monde de la presse avait suscité en moi pour les journalistes "aux ordres" n'a certes pas été renforcée par le spectacle que ces gens ont donné à l'occasion de l'Affaire Mitterrand.

Comment ces "professionnels de l'information" osent-ils soutenir qu'ils ignoraient du passé de Mitterrand ce qui fait, depuis vingt ans et plus, l'un des sujets de conversation du moindre dîner mondain ?

Comment ont-ils le front de feindre de s'indigner de faits qu'en 1984 quatre députés ont proclamés depuis leur banc de l'Assemblée, ce qui leur valut les foudres de la presse de l'Etablissement ?

Où trouvent-ils le culot de poser aux candides, quand toutes ces choses ont été cent fois imprimées, tant dans le "*Dictionnaire politique*" de Coston que dans trois éditions du "*Crapouillot*" et dix numéros de "*Minute*" du temps que j'en étais le directeur, sans que jamais un seul de ces "journalistes" n'ose y faire le moindre écho ?

La réponse à ces questions tient en un mot : la lâcheté.

Quand Mitterrand régnait, puissant et redouté, on les voyait ramper, lapant l'écuelle et frétilant du croupion, aveugles à tout, avalant tout, ne discutant rien.

C'est que d'un mot, d'un geste, d'un regard, le Prince pouvait briser une carrière, couper les vivres, fermer le robinet bancaire, interrompre la manne publicitaire, interdire l'accès à la télévision.

A présent qu'il n'est plus qu'un vieil homme malade et seul que le pouvoir abandonne comme les écus glissent des mains d'un avare agonisant, à présent que ses successeurs se battent dans l'antichambre et qu'il faut s'en faire des obligés, les chiens grognent. Ils aboient. Pour un peu ils mordraient s'ils ne craignaient, par habitude, un ultime coup de bâton du vieillard.

Le spectacle de cette curée, les éructations déontologiques de ces tartuffes font penser au mot de Coluche : ils vendent de la morale et de l'honneur et ils n'en ont même pas un échantillon sur eux.



Quelques nouve

Monsieur le président de la République

Depuis de longues années, avant même que vous ne fussiez porté aux plus hautes fonctions de l'Etat, je vous ai combattu sans trêve à ma modeste place de journaliste de la droite nationale. Dans ce combat, j'ai usé contre vous, tant sur le plan politique que sur le plan personnel, de toutes les armes, y compris, je le confesse, des moins nobles.

C'est que je tenais votre personne, l'idéologie que vous incarnez et les hommes qui vous entourent pour un poison qui pouvait tuer notre pays et qu'il fallait extirper à tout prix.

Je ne le regrette pas. La suite a démontré que, comme beaucoup d'autres Français, j'avais raison de craindre le pire. Votre double septennat a été un terrible malheur pour la France.

Vous et les vôtres l'avez abaissée, vos amis et courtisans l'ont humiliée, votre idéologie rancie l'a brisée, vos délires européanistes et mondialistes l'ont démantelée, vos tartufferies de moraliste jouisseur l'ont corrompue, votre politique l'a ruinée, vos protégés l'ont envahie et la coterie qui a vos faveurs l'a asservie.

Pour autant, le spectacle du cirque politicien donne à craindre qu'il en eût été de même si Giscard en 1981 ou Chirac en 1988 se fussent trouvés à votre place.

Ce n'est pas le passage du libéralo-socialisme au socialo-libéralisme, et inversement,

qui guérira la France de la maladie de langueur et de lâcheté dont elle crève et que Maurras appelait le « démocratism ».

Aussi bien n'avez-vous fait, au fond, ni mieux ni pire que n'ont fait avant vous ou que n'auraient fait à votre place vos faux rivaux.

Mais il est une chose que vous avez faite et dont, je crois, ils n'auraient pas été capables, faute du sens de l'Histoire qui est le vôtre.

Vous avez eu le courage de dire « Non ! »

A Jean-Pierre Elkabbach qui vous sommait de demander « pardon au nom de la France », vous avez répondu « Non ! »

Vous l'avez fait trois fois, selon la tradition biblique de la parole sans appel.

Et ce triple « Non ! » lancé à Elkabbach, et à travers lui à Klarsfeld, et à travers celui-ci à tant d'autres, épargne à la France une insupportable injustice, une intolérable humiliation.

Après vous, personne, sans félonie, ne pourra revenir sur cette fin de non recevoir.

Non, la France n'est pas coupable ! Non, elle n'a de pardon à demander à personne ! Non, elle n'a à se prosterner devant nulle puissance humaine !

Pour l'avoir dit, pour cela seulement, et en dépit de tout le reste, Monsieur le président de la République, Merci.

S de B



lles du marigot

Le triple non de Mitterrand

« **L**e 12 février 1943, quand vous avez fait partie de cette réunion décisive au château de Montmaur, dans les Hautes-Alpes, où vous entrez ouvertement en résistance sous l'influence d'Antoine Mauduit, j'étais, moi aussi, à Montmaur où, pendant plusieurs mois, dans l'annexe du château, au petit Trianon, et à la demande de Mauduit, mon père, ma mère, ma sœur et moi, avec de faux papiers au nom de Blanchard, nous avons joué le rôle de couverture pour que l'on ne se doute pas que l'impression des faux papiers du réseau "La Chaîne" se faisait dans notre cave. J'avais sept ans. »

Ces lignes sont extraites de la lettre ouverte à François Mitterrand signée par Serge Klarsfeld et publiée le 12 septembre dernier dans « Libération ».

Ayant été portée plus tôt à la connaissance de l'intéressé, cette lettre a été l'un des motifs principaux de la décision de François Mitterrand de s'expliquer sur F2.

On reste tout de même rêveur sur la portée de l'aveu de Klarsfeld. Ainsi, dans ce pays antisémite que le traqueur de Nazis décrit à longueur de journées comme la France de Vichy, un mouvement de résistance se servait, pour couvrir la fabrication de faux papiers, d'une famille de juifs roumains pourvus de faux papiers au nom de

Blanchard alors qu'elle était à peine débarquée de sa terre natale (après septembre 1935, puisque c'est la date de naissance de Serge Klarsfeld à Bucarest) et que n'importe quel gendarme ou Feldwebel aurait compris que son accent n'avait rien de savoyard.

Plus loin, le même Klarsfeld explique son « insolence » par le fait qu'il a lui-même « tracé le nom, le prénom, la date et le lieu de naissance et même l'adresse de chacun des soixante-quinze mille juifs déportés de France ».

**...je vous ai
« manipulé
pour vous diriger
dans le bon sens »**

C'est vrai. C'est même un livre qui s'appelle le « *Mémorial de la déportation des juifs de France* » paru en 1978 et dans lequel on retrouve, dans la liste des déportés gazés, les noms de Simone Jacob, future épouse Veil, et de Krasucki Henri, futur chef communiste en France.

Alors, de qui se moque Monsieur Klarsfeld ? Et pourquoi ?

La réponse est dans le reste de la lettre, arrogante jusqu'à l'insulte, qu'il adresse à Mitterrand et, à travers lui, à la France.

Avec un incroyable aplomb, il y confesse le chantage auquel il s'est livré et les méthodes de manipulation (...je vous ai « manipulé pour vous diri-

ger dans le bon sens », écrit-il carrément) qu'il a utilisées pour tenter de conduire notre pays à ses propres fins. C'est-à-dire à la reconnaissance que la France n'était pas victime mais complice de l'occupation nazie.

Et que cette complicité l'obligeait dès lors à demander pardon et à consentir, comme l'Allemagne, toutes les réparations que les victimes de l'holocauste exigent depuis cinquante ans.

Lisons Klarsfeld publié par « Libé » :

« ...je n'étais jamais intervenu à votre rencontre jusqu'à ce triste jour de 1990 où vous avez voulu faire obstacle au cours de la justice dans l'affaire Bousquet ... je connaissais pourtant de longue date vos liens avec l'ancien chef de la police de Vichy ... j'ai fait obstacle à cette intervention de votre part pour protéger votre ami et diriger son dossier vers une fantomatique Haute Cour de justice ».

**Que reproche
au juste Klarsfeld
à François Mitterrand ?**

Si l'on analyse cet aveu, on en retient que Klarsfeld savait ce que les socialistes et les journalistes d'aujourd'hui, du « Monde » à « Libé », prétendent avoir ignoré.

On en retient également que, sachant cela, sachant que Mitterrand était un

ancien fonctionnaire de Vichy, un ancien porteur de la Francisque, un ancien admirateur du maréchal Pétain, Klarsfeld n'a pas parlé. Il a même accepté de côtoyer cet homme qu'il aurait dû haïr. Il a même eu recours à lui, ne serait-ce que pour ordonner l'enlèvement de Barbie ou pour financer, par les fonds du ministère de la Culture, le *Centre de documentation juive contemporaine* dont il est le secrétaire général.

Et, après toutes ces années de silence complice, ce n'est que pour empêcher le détournement du dossier Bousquet qu'il s'est décidé à lâcher son ami Mitterrand.

Le grave, aux yeux de Klarsfeld, n'est donc pas que Mitterrand ait été de droite, cagoulard, Vichyste, franciscard.

C'est qu'il ait protégé un homme qui, pourtant jugé par les impitoyables tribunaux de la Libération, fut faiblement condamné, aussitôt amnistié et vite réhabilité, le Conseil d'Etat allant jusqu'à lui restituer sa Légion d'honneur.

Que reproche au juste Serge Klarsfeld à François Mitterrand ?

D'avoir tenté de diriger le dossier Bousquet vers la Haute Cour de justice au motif, légalement indiscutable, que, l'ancien secrétaire général de la police de Vichy ayant eu rang de ministre, il devait être jugé par la seule juridiction fondée à cela.

suite page 6



SUBVENTIONS



Spécialiste de l'emploi et professeur au

Conservatoire national des arts et métiers, Michel Godet, auteur de "Le grand mensonge", remarque simplement dans une interview à "Infomatin" : "Il faut savoir qu'en France on dépense plus pour l'Opéra Bastille que pour l'ensemble de l'artisanat."

SIDA INFORMATIQUE



Panique dans le porno-business qui utilise le réseau

"Internet", version mondialiste du Minitel. Un petit malin a mis au point un virus informatique spécifique qui menace de priver les trente millions d'utilisateurs des accès au Minitel rose.

DEONTOLOGIE



Parangon des vertus journalistiques, "VSD" dénonce

vigoureusement le "voyeurisme macabre" révélé par le drame du Mont Saint-Michel (des touristes auraient préféré filmer une noyade plutôt que porter secours aux victimes). Cette leçon de déontologie est illustrée par... une photo de la noyade.

PAS GENE



Entendu en direct ce conseil d'Etienne

Mougeotte, big-boss de TF1 à un nouvel animateur un peu trop rapide : "Prends ton temps. Si tu dépasses d'un quart d'heure, personne ne t'en voudra."

Personne, sauf les utilisateurs de magnétoscope programmable dont le même Mougeotte se voulait le défenseur quand il dirigeait "Télé Sept Jours".

A BOUT PORTANT



Dans "Libé", interview de Jean Miot, président du

Conseil de surveillance. "Comment vivez-vous le

suite de la page 5

Laquelle juridiction – et c'était la diabolique astuce de Mitterrand – n'existait pas et ne pouvait pas être réunie pour d'inextricables raisons constitutionnelles. Ce qui revenait à bloquer le dossier Bousquet.

Klarsfeld le dit, Mitterrand l'a confirmé dans son entretien avec Elkabach : « Absolument, c'est vrai, j'en prends la responsabilité. »

Le secret de toute la campagne qui se déroule depuis cinq ans au moins dans la presse écrite et audiovisuelle...

Le problème est donc posé de façon extrêmement claire.

Le chantage de Serge Klarsfeld sur le passé de Mitterrand a commencé au moment où le président de la République s'est entremis pour éviter le procès Bousquet.

D'où cette question : Pourquoi Mitterrand voulait-il, par tous les moyens, éviter ce procès et pourquoi Klarsfeld voulait-il le provoquer, fût-ce au prix d'un affrontement direct avec le chef de l'Etat ?

C'est le nœud de toute l'affaire. C'est le secret de toute la campagne qui se déroule depuis cinq ans au moins dans la presse écrite et audiovisuelle, dans les milieux politiques, partout, et qui a pris depuis quelques semaines une allure littéralement hystérique.

C'est l'enjeu d'une gigantesque partie de bras

de fer qui ne concerne pas seulement Mitterrand et Klarsfeld, qui n'oppose pas seulement des conceptions différentes de l'Histoire contemporaine mais qui met face à face, pour la défense d'intérêts formidables et antagonistes, la France et les survivants des persécutions antisémitiques.

Deux conceptions s'opposent :

La première tient que la continuité des institutions n'a pas existé en France au cours de ce siècle. Certes, l'Etat français est bien l'héritier de la IIIe République puisque les pleins pouvoirs ont été accordés au maréchal Pétain par des parlementaires régulièrement élus. Mais la IVe République ne doit rien ni aux institutions, ni aux hommes de la Révolution nationale, puisqu'elle les a combattus et abattus et qu'elle s'est élevée sur leurs cendres.

Bousquet incarnait dans son être et dans sa vie la légalité et la continuité républicaines

L'autre conception tient, au contraire, que Vichy fut un régime sinon légitime du moins légal au plan formel et que, par conséquent, la France est compta-ble des crimes et des fautes de l'Etat français.

C'est au procès Bousquet qu'il revenait de trancher. Parce que Bousquet, héritier de ces « grandes figures » de la République que furent les frères Sarraut, cacique radical, franc-maçon de haut grade, haut

fonctionnaire, ministre, puis, après sa réhabilitation, candidat aux élections législatives, et capitaine d'industrie, incarnait dans son être et dans sa vie la légalité et la continuité républicaines et bourgeoises poussées à la caricature.

François Mitterrand a donc résolu de ne pas céder aux menaces

Condamner Barbie, c'était condamner un reître tortionnaire de la France ; condamner Touvier, c'était condamner un petit fonctionnaire, un exécuteur des basses œuvres de l'ennemi ; condamner Papon, ce serait condamner un gaulliste puissamment armé et défendu, tâche ardue et redoutable. Condamner Bousquet, c'était condamner un ministre de la France.

C'était contraindre la France à se reconnaître coupable. C'était lui imposer l'évidence que le régime sous lequel elle avait existé quatre ans durant était un régime non seulement de collaboration mais, pire, de complicité avec les Nazis.

Pour arriver à cela, Klarsfeld savait qu'il fallait faire condamner Bousquet. Et Mitterrand savait qu'en raison des formidables pressions intérieures et internationales qui allaient se faire sentir, et de la pusillanimité des magistrats avertis par le sort réservé à la cour d'appel qui avait osé confirmer le non-lieu de Touvier, la condamnation était certaine.



Il savait que les conséquences en auraient été terribles pour la France. Sur le plan moral, sur le plan de son statut international mais aussi sur le plan financier.

Il a donc résolu de ne pas céder aux menaces et de bloquer ce dossier explosif.

Bousquet est mort innocent. Emportant dans le tombeau les espérances de ceux qui voulaient faire payer la France pour des souffrances qu'elle avait pourtant, de toutes ses forces, tenté d'épargner aux juifs.

Mitterrand emportera, lui, la haine de ceux qui voulaient, au moins, qu'elle s'humilie à demander pardon.

Mais, franchement, à l'entendre, à l'entendre interpellé Elkabbach d'un incroyable et lumineux « Alors, qu'est-ce que vous voulez, que je me convertisse ? » on peut être assuré que ce sera le cadet de ses soucis au moment des fins dernières. ■

Dimanche 2 octobre 1994

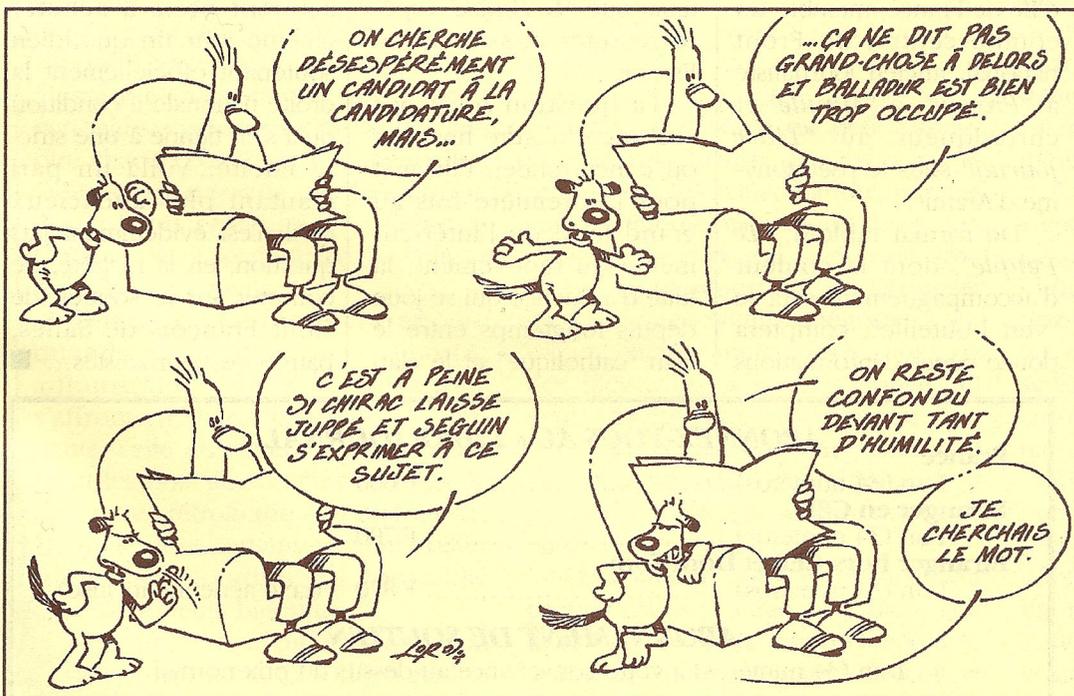


4^{ème} Marche pour la Vie

20 ans après la loi Veil

- 11 h 15 Messe à Notre-Dame du Lys, Paris XV
- 14 h 00 Départ de la Marche (8 km). M° Sèvres-Lecourbe
- 16 h 30 Allocutions devant le Sacré-Cœur de Montmartre
- 17 h 00 Salut du Saint-Sacrement dans la Basilique

Avec la participation
de **Mme Christine Boutin**,
de **Mme Jérôme Lejeune**,
des **Mouvements pro-vie**,
et le soutien
du **Professeur Lucien Israël**.



départ de Philippe Villin ?" demande le journaliste à propos de l'éviction de l'ex-futur "dauphin" éjecté par Hersant.

Réponse de Miot : "Je ne parle pas de ce qui n'existe pas."

Moyennant quoi, le meilleur homme du monde.

COOL



La loi Toubon n'interpelle visiblement pas la RATP.

Un dépliant distribué dans les autobus propose "une rentrée cool". Il faut dire que c'est sans doute à l'usage des "jeunes", puisque le texte tutoie le lecteur et présente les fautes d'orthographe indispensables. Du style "Ne sauteS pas dans le premier bus, surtout s'il est chargé".

Le "S" superfétatoire étant là, évidemment, pour le cas où le "jeune" serait en bande...

AUX FRONTIÈRES



Lors d'un récent discours, Jacques Chirac s'est prononcé pour "un renforcement des entrées aux frontières".

Précision : il s'agit des frontières de la Guyane où le futur ex-présidentiable accomplissait une tournée électorale.

Pour les frontières de la métropole, le maire de Paris (qui s'est prononcé en faveur du vote des immigrés aux municipales) n'a rien proposé.

REVISIONNISTE ?



Interrogé par Anne Sinclair sur ses sentiments à l'égard de Vichy, Balladur a été très net : "Je m'en tiendrai à ce que le général De Gaulle a déclaré dès le 18 juin 40."

On aimerait savoir, au juste, ce que De Gaulle a bien pu dire, le 18 juin 40, d'un régime qui ne devait commencer à exister qu'un mois et demi plus tard, le 10 juillet 1940, par la volonté des parlemen-



Autres nouvelles du marigot

taires français qui, à une très large majorité, accordèrent les pleins pouvoirs au Maréchal.

BOUC EMISSAIRE

 Pilote d'Air France, Norbert Jacquet, viré pour s'être trop intéressé à la catastrophe de l'Airbus A320 d'Habsheim, publie aujourd'hui le résultat de son enquête rédigé avec l'aide d'Olivier Fedrigot de "Minute".

Titre : "Airbus, l'assassin habite à l'Elysée".
Vous verrez qu'on lui fera payer la consigne du vase de Soissons à Tonton !

PREVOYANT

 TFI vient de réserver en exclusivité à l'Institut national de l'Audiovisuel, qui conserve la totalité des films et reportages réalisés par l'ancienne ORTF, toutes les images d'archives disponibles sur Mitterrand. Date de livraison convenue : novembre.
Tiendra-t-il ?

EXCLUSION

 Philippe de Villiers a été exclu de fait du Parti républicain de Vendée : son nom ne figure plus dans l'annuaire départemental du mouvement.

REFERENCE

 Toujours à propos de Villiers, le "Nouvel Obs" nous apprend, non sans perfidie, que c'est au riche architecte ultra-gauchiste puis communiste et porteur de valises du FLN, Roland Castro, que le député et président du Conseil de Vendée a confié la restauration de ses locaux.

Le pari audacieux du « Peuple »

Par lettre personnelle aux membres du bureau politique du Front national, Bruno Mégret, délégué général, a annoncé officiellement le lancement, le 10 octobre au matin, du quotidien "Le Peuple".

Ce qui confirme les informations du "Libre Journal".

A un détail près. Alors que nous écrivions que Mégret avait "bouclé le tour de table" en vue de financer ce projet, le numéro 2 du Front explique qu'il s'agit "de l'initiative d'amis sympathisants de notre mouvement qui, tout en étant indépendants du Front national, ont souhaité lancer un nouvel organe de presse au service de notre combat".

Le directeur de la rédaction de ce titre qui s'annonce "généraliste, moderne, populaire et ambitieux" sera, comme nous l'avions annoncé, Philippe Colombani, conseiller régional d'Ile-de-France, membre du comité central du Front national, ancien journaliste à "Présent", à "Minute" et chroniqueur au "Libre Journal" sous le pseudonyme d'Aramis.

De format tabloïd, "Le Peuple", dont la couleur d'accompagnement sera le "vert bouteille", comptera douze pages d'informations

générales et politiques. Y compris "la météo ou les résultats du Loto".

Ses promoteurs ambitionnent de "représenter les aspirations et relayer les craintes des cinq millions de Français qui, en juin dernier, ont voté pour les listes Le Pen, Villiers, Goussat [Chasse-Pêche et Tradition]".

Ils affirment en outre, sous la signature de Philippe Colombani, que, quotidien du matin, "Le Peuple" sera non pas le concurrent mais le complément de "Présent" qui paraît le soir (en fait, "Présent" est en vente le matin en province).

Ceux qui connaissent Colombani ne peuvent pas douter un instant de sa bonne foi. Pourtant, la question, pourquoi ne pas le dire, est de savoir si l'on parviendra à trouver ailleurs que dans le vivier des lecteurs quotidiens de "Présent" les "plusieurs dizaines de milliers" d'acheteurs que "Le Peuple" espère recruter dans toute la France.

La question n'est pas seulement d'ordre financier ou concurrentiel. Elle met pour la première fois au grand jour, de l'intérieur même du mouvement, la lutte d'influence qui se joue depuis longtemps entre le clan "catholique" et le clan

"laïc", lutte que la présentation du projet par Mégret lors du dernier bureau politique a mise en évidence. Les membres du BP ayant eu la surprise d'entendre l'un de leurs plus jeunes pairs soutenir le projet au nom de "la génération Libé", Philippe Colombani n'a d'ailleurs pas caché à "Minute" qu'il avait quitté "Présent" parce qu'il "se sentait de moins en moins concerné par l'engagement national-catholique" du quotidien de Jean Madiran.

La chose est si sensible que Bruno Mégret tient, lui aussi, à souligner dans sa lettre aux membres du bureau politique que "Le Peuple" sera "complémentaire" de "Présent".

C'est donc que les initiateurs et promoteurs du projet fondent leur ambition sur l'idée qu'il existerait au moins cinquante mille nationalistes français qui, ayant jusqu'ici rejeté "Présent" au seul motif de son engagement spirituel, seraient prêts à acheter chaque jour un quotidien soutenant officiellement la droite nationale à condition qu'il s'en tienne à une stricte laïcité. Voilà un pari d'autant plus audacieux qu'il n'est évidemment pas question, en la matière, de compter sur le soutien de Saint François de Salles, patron des journalistes... ■

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL »

France

1 an (34 numéros) F 600

Etranger en CEE

1 an (34 numéros) F 700

Etranger hors CEE et Dom Tom

1 an (34 numéros) F 870 (taxe aérienne incluse)

ABONNEMENT DE SOUTIEN

1 an (34 numéros) à votre convenance au-dessus du prix normal



Le Bloc note de B. E. H.

Pour un coup d'essai (ainsi qu'Allah est grand), ce fut un coup de maître. À peine la première chronique de Bernard-Evi Henry était-elle parue que l'enthousiasme des lecteurs ne connut pas de bornes : bien oublié était ADG qui, tout en se félicitant du choix de son successeur, ne put retenir une petite moue de dépit assez peu sport. Ça lui passera...

« **N**ous vivons des temps bien singuliers », chantait le regretté Georges Brassens qui ne participait pas d'une culture plurielle. Je le vois bien quand, loin de se féliciter de compter dans ses rangs un homme qui obtint la Francisque aux heures les plus sombres de son histoire, le Parti socialiste se couvre la tête de cendres, geint, se lamente comme un noyé qui découvrirait que l'eau est mouillée ou une poule que l'œuf est inconciliable aux hémorroïdes. L'essentiel n'est-il pas que l'esprit national-socialiste perdure, qu'il inspire chacun de nous, d'Emmanuel à Delors, en passant par l'infortuné Rocard qui croyait que « Général Chalant » était le nom d'une péniche mouillée à Conflans.

Temps bien singuliers encore quand on constate qu'en France, aujourd'hui, deux civilisations s'affrontent, l'une moderne et pimpante, celle du vapeur qui fend gaie-ment les flots de son étrave cuirassée et l'autre, rétrograde et paternaliste, du voile dont certains veulent coiffer de jeunes étourdies qui ont oublié d'enlever leurs bigoudis.

Je voudrais avoir le talent d'un peintre maritime tel Odilon Redon

LE VOILE ET LE VAPEUR



— L'eau

et l'œuf

— Roue voilée

et voltige

— Courage

ou désespoir

— Petite chanson
célinienne.



pour graver l'image du petit vapeur sans reproche en qui nous nous reconnaissons tous, balloté par les vagues amères mais faisant front, son capitaine buvant son punch en souriant dans sa moustache, et l'opposer au voile que certains intégristes voudraient même imposer aux roues de nos bicyclettes, à la main armée, au vent, à la tige, que sais-je encore.

Mais c'est assez pour justifier le titre de cette deuxième chronique et passer à autre chose qui est cette chronique, précisément.

Le courrier que j'ai reçu à son propos est encourageant à plus d'un litre, comme le dit spirituellement le bon Jean Nouyrigat quand il reçoit sa

commande de la coopérative de Francueil. Mis à part certains ronchons passésistes qui auraient voulu que je reprenne les querelles obsolètes d'ADG sur le tuyau, le maillochon, la taille de l'Everest et les coutumes tribales des Foulanis dont je ne sais pas plus que lui, l'accueil des lecteurs du « Libre Journal » m'incite à persévérer dans l'exploration philosophique de notre société actuelle où le loup des Vosges est un loup pour le sirop et réciproquement. Chaque matin que voit Sarajevo est une nuit pour l'humanité, chaque passage chez Pivot fait vendre davantage de bouquins, chaque maréchal Pétain dissimule son bousquet (et pourquoi d'ailleurs embêter le sympathique maire de Nîmes à propos de ses amitiés avec François Mitterrand ?).

Ce devrait être une leçon pour chacun d'entre nous que tous ces courages additionnés. Quand un commentateur décrit l'entrevue de Montoire (pardon, je voulais dire de Mitterrand et d'Elkabbach), comme celle d'un homme face à un pays, la solidarité avec Jean-Pierre m'empêche de dire qu'il a une drôle de tête, le pays. Courage encore quand Jean-Pierre veut que le président s'excuse d'avoir un cancer transformé par les médias (ah, les médias !) en cancer Pacra.

« Le chagrin et la pitié » écrivis-je ailleurs. Oui, mais aussi la paille et le chagrin et la pitié qui se moque de l'hôpital, lequel se venge odieusement sur la charité. J'en dirais bien davantage si Adeline, ma jeune épouse (ou Arielle, je ne sais plus), ne me calmait avec un bol de verveine-menthe.

Car le doute m'étreint et plus particulièrement à 8 heures 47 et, comme Céline, je veux chanter : « Mais la question qui me tracasse / En m'regardant / Est-ce que je serai plus dégueulasse / Mort que vivant ? »



Sous mon béret

Le Capitaine barrit

L'achat, au marché de Rabastens de Bigorre, d'un éléphant par le capitaine Thon n'avait surpris personne. La bête était d'Afrique. Très vite, avec l'aide de Freddo, une cabine climatisée de tracteur, cachée par les armatures d'un lit à baldaquin, fut installée sur le dos de l'animal qui découvrit au fil des jours les principales routes du Haut-Béarn, avec leurs secrets et leurs virages dans lesquels Thon montrait la plus ferme aptitude à la négociation. L'équipage devint bientôt célèbre. Le soir, à l'heure où les hommes vont boire, il partait sur les bords du gave. A grands coups de trompe, de puissants geysers aspergeaient les peaux bronzées des enfants émerveillés, les parasols dorés des derniers touristes, les oreilles pointues des belettes curieuses. Le ministre Bayrou s'inquiéta de cette concurrence jugée déloyale, qui lui enlevait le gain d'une popularité acquise grâce au pouvoir. Thon lui volait la une, avec son éléphant de malheur. Il en parla à Fistoulet de Lourdes qui confirma les risques. Un grand complot était en cours et l'opération Béarn n'était qu'une répétition avant la prise des Champs-Élysées par Jean-Marie et ses sbires juchés sur ces horribles montures qu'aucune force de répression n'oserait affronter. En outre, un célèbre écrivain moustachu en aurait acheté une paire dans la perspective d'un périple à Nouméa où l'éléphant est rare et donc aimé. L'affaire monta jusqu'aux plus hauts sommets de l'Etat où tout ce qui touchait à la mémoire — fût-ce celle des Jumbos — prenait de l'intérêt à l'approche du grand chambardement présidentiel. L'usage de l'éléphant fut donc interdit par le ministère de l'Intérieur. Le Capitaine barrit de colère et ramena la bête à Rabastens où il s'acheta un traîneau à roulettes tiré par des chiens muselés. Quant il prit l'autoroute de Tarbes en sens inverse, personne n'osa l'arrêter, tant le spectacle était grandiose. Au péage on lui rendit de l'argent.

Joseph Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

La chine s'est réveillée (2)

L'armée chinoise a connu depuis 1988 un grand effort de modernisation et de restructuration afin de la rendre plus efficace.

En 1983, la Chine avait encore une armée de type stalinien, aux effectifs pléthoriques et aux matériels obsolètes : 35 armées, 119 divisions d'infanterie, 12 blindées, 33 d'artillerie et 73 divisions de milice, pour un total de 4,1 millions de soldats.

La Chine alignait encore des chars "Joseph-Staline 2" et des "T-34" de la seconde guerre mondiale, mais aussi des "Mig-15", vétérans de la Corée.

En 1993, la Chine n'aligne plus que 3 millions de soldats répartis en 24 corps d'armée, 84 divisions d'infanterie, 10 blindées, 11 d'artillerie, 4 brigades aéroportées et 54 divisions de milice. Fait nouveau, la Chine commence à équiper ses unités avec des hélicoptères de combat et modernise son parc aérien qui reste aux alentours de 5 000 avions, plus les 880 de l'aéronavale. En mai 1991, la Chine acheta des bombardiers "SU-27" aux Soviétiques qui sont devenus, à partir de 1989, le premier fournisseur de Pékin, bien que la Chine soit un gros producteur et exporta-

teur d'armes. Il est vrai que les Russes vendent aux Chinois la technologie qui leur fait défaut. La Russie vendit aussi, en quasi-clandestinité, des "Mig-21" à la Chine.

La Chine prévoit d'augmenter son budget militaire de 250 % sur la période 1991-2000 et ainsi de le hisser au chiffre de 15,5 milliards de dollars par an. Principal effort : la modernisation. La marine chinoise a été bouleversée en dix ans : les vieux sous-marins Diesel ont été désarmés, leur nombre passant de 100 à 38 !

Il faudra encore 15 à 20 ans avant que la Chine ne se dote totalement d'une armée à l'Occidentale, moderne

Désormais, toutes les frégates et destroyers chinois, dont le total est passé de 35 à 54, sont lance-missiles et connaissent un certain succès à l'exportation (Pakistan, Égypte, Bangla Desh) grâce à un rapport qualité/prix excellent. De plus, la Chine a créé une brigade d'infanterie de marine et entretient une flotte amphibie pouvant

transporter 6 050 hommes et 350 chars. Les deux derniers points faibles de la marine chinoise sont le manque de modernité des 207 patrouilleurs côtiers et celui de son aéronavale. Pour y remédier, la Chine avait essayé d'acheter le porte-avions russe "Varyag" qui était alors en construction, mais les négociations échouèrent, la marine russe lançant finalement le navire.

La répartition de l'armée chinoise sur le territoire de l'Empire immobile a également évolué : en 1983, face au Vietnam, il y avait 6 divisions d'infanterie ; aujourd'hui, il y en a 13, plus 3 d'artillerie et 2 brigades aéroportées (la moitié du potentiel chinois). Face à la Russie, le chiffre est tombé de 45 divisions d'infanterie et 7 blindées, à 35 divisions d'infanterie et 5 blindées. Face à l'Asie centrale, le nombre passa de 5 à 13 divisions dont une blindée.

Il faudra encore 15 à 20 ans avant que la Chine ne se dote totalement d'une armée à l'Occidentale, moderne, gage d'efficacité. La nouvelle répartition de l'armée chinoise montre que celle-ci prend en compte le péril islamique et accentue sa pression sur Hanoi. ■



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

UN PEUPLE CONDAMNÉ

Les Touaregs sont des berbérophones repliés depuis le nord de l'Afrique qu'ils quittèrent il y a environ un millier d'années quand s'affirma l'islamisation du Maghreb. Aujourd'hui, ils sont islamisés, mais leur islam, qui contient de larges pans de culture païenne, apparaît comme "modéré" dans le contexte actuel de radicalisme.

Les Touaregs sont les seuls berbérophones possédant une écriture, les *tifinaghs*, faite de consonnes et de signes. Les parois rocheuses du Sahara central ont servi de support à cette écriture. Les Touaregs sont divisés en grandes confédérations, elles-mêmes subdivisées en une infinité de clans mais tous ont en commun une langue, le *tamasheq*.

La société touarègue fait une large place aux femmes. Elle est divisée en quatre groupes :

— les *imajeren*, qui sont les guerriers nobles ...

— les *imrads*, qui sont les hommes libres ;

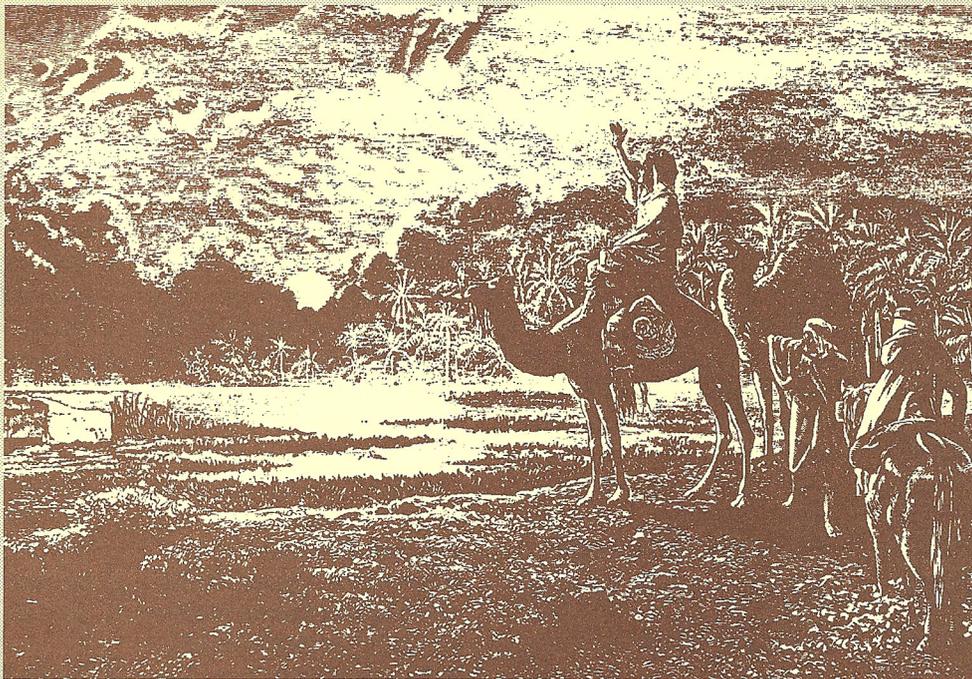
— les *iklan*, qui sont les serfs et qui sont eux-mêmes divisés en trois groupes :

- les *iderfan*, ou serfs libres ;

- les *iborroliten*, ou métis touaregs-nègres affranchis par leur père ;

- les *serviteurs*.

Blancs à l'origine, les Touaregs



sont aujourd'hui largement métissés. Cette réalité s'explique en raison de leur situation géographique. Ils constituèrent en effet durant des siècles le seul pont entre le monde méditerranéen au nord et le *Bilad-al-Sudan* ou "pays des Noirs" au sud. De même, ils assurèrent la jonction saharienne est-ouest entre les Maures de l'actuelle Mauritanie et les Toubous de l'actuel Tchad.

Relativement homogène au nord, le peuplement touareg s'est peu à peu superposé et mélangé aux agriculteurs noirs ou aux nomades peuls de la région sahélienne. Alors que les Maures et les Toubous ont conservé

en grande partie leurs caractéristiques "raciales", les Touaregs, eux, les ont diluées dans leur environnement humain.

Aujourd'hui, à l'image des Kurdes, leur peuple est divisé entre plusieurs pays artificiellement créés par la colonisation.

Victimes de la décolonisation, les Touaregs constituent un peuple en

danger de mort.

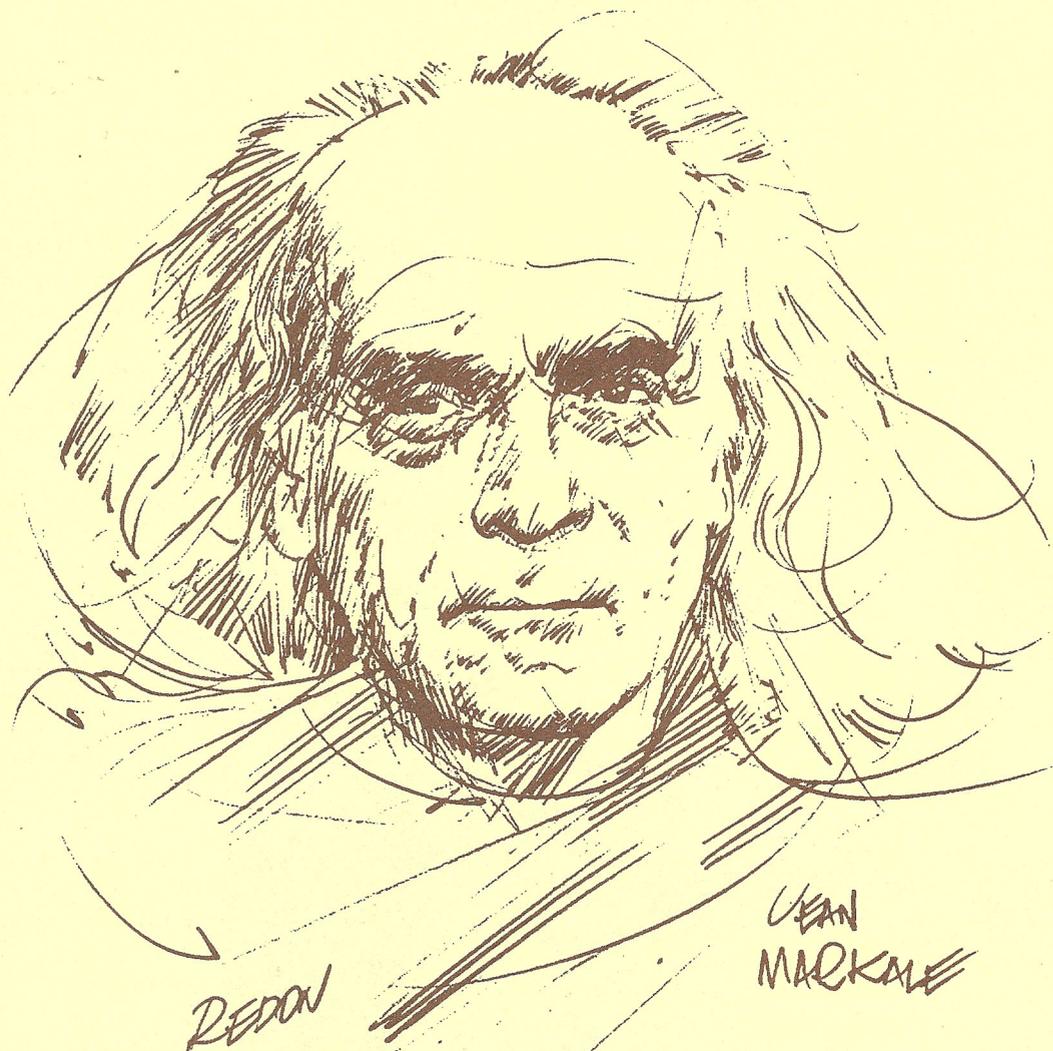
Un peuple condamné à mort pour sa différence. Un peuple ethnocidé dans l'indifférence. Parce qu'il est blanc !

Etrangers dans leur propre patrie, les Touaregs n'ont plus le droit de parler leur langue ; ils doivent accepter la scolarisation de leurs enfants dans la langue de leurs nouveaux maîtres noirs. Les autori-

tés sont à l'affût de tout franchissement illégal de frontière afin de pouvoir faire saisir les troupeaux et ce pour achever la destruction du mode de vie traditionnel. Quant aux pâturages, fragiles écosystèmes, ils sont détruits par les véhicules de l'armée afin d'accélérer le processus.

Le silence médiatique est quasiment total sur le sort de cette malheureuse population. Bientôt, au pays de "l'escadron blanc", le désert minéral ne sera plus parcouru par ceux qui, à travers le Père de Foucauld, le général Laperrine et Pierre Benoît, ont nourri l'imaginaire de générations de jeunes Français.

Entretien courtois



Comédien, poète, romancier, Jean Markale, après une longue période d'enseignement à Paris, s'est retiré en Bretagne, aux lisières de la forêt de Brocéliande.

Auteur d'une suite d'ouvrages partant à la recherche de la

civilisation celtique, en particulier le mythe arthurien, il a publié récemment un nouveau volume de son œuvre consacrée au cycle du Graal.

C'est à cette occasion qu'il nous a accordé cet entretien courtois.

Libre Journal :

Vous avez consacré de nombreux livres à des énigmes telles que le Triangle des Bermudes ou l'Atlantide. Pourquoi êtes-vous spécialement intéressé par l'étrange ?

JEAN MARKALE :

C'est une question particulièrement délicate à résoudre car je pourrais donner quantités de raisons. En fait, tout ce qui est mystérieux, qui n'est pas très courant, m'intéresse.

J'ai évidemment envie de savoir davantage sur ces questions. Je ne prétends pas avoir trouvé de

solution mais c'est une excitation pour moi de recherche passionnée pour essayer de découvrir ce qu'il y a derrière des énigmes qui sont, à mon avis, beaucoup plus d'ordre mythologique et fantasmagique que réel. En ce qui concerne l'Atlantide, nous ne la connaissons que par un texte de Platon et on se demande si le texte de Platon n'est pas une fable moralisatrice à l'usage du public grec. Je ne vais pas jusque-là.

Je crois à l'existence d'une Atlantide ; d'ailleurs, il y a eu peut-être beaucoup d'Atlantide, beaucoup de villes disparues, de continents disparus mais, à partir de là, on peut faire une recherche intéressante qui débouche sur l'étude des mentalités et surtout sur une étude mythologique à travers toutes les descriptions que l'on peut donner de prétendus Atlantide.

On retrouve tous les grands mythes de l'humanité, toutes les vieilles légendes remontant à la nuit des temps.

Dans le grand livre d'heures de la mémoire universelle, les récits celtiques sont, sinon absents, du moins fort peu présents. Pourquoi ?

Cela s'explique essentiellement par le fait que la civilisation celtique était une civilisation orale et il a fallu attendre le VI^e et le VII^e siècle en Irlande pour qu'on emploie des textes en langue celtique mis par écrit grâce aux moines chrétiens.

C'est la seule façon que



avec Jean Markale

nous ayons d'avoir une approche de cette tradition qui remonte très loin puisque, à travers des recoupements, on peut se dire que les grandes légendes celtiques viennent de civilisations encore antérieures, en particulier la civilisation mégalithique ; c'est clair en ce qui concerne l'Irlande.

Quelles sont les origines de la recherche du Graal ?

Ces origines sont nombreuses. D'abord, il y a toute une problématique de recherche d'objets de l'au-delà, par exemple un chaudron merveilleux dispensant une nourriture inépuisable, des breuvages et potions magiques permettant de transformer le monde.

Cette potion magique dont on parle dans Astérix, ce n'est pas, après tout, idiot ; c'est peut-être ce que les druides connaissaient, ou tout au moins avaient l'impression de connaître. Je ne veux pas dire que c'était une réalité.

Pour nombre de nos contemporains, Arthur est un roi de légende ; c'est néanmoins un personnage réel.

C'est, en effet, un personnage historique de l'an 500 mais, plutôt qu'un roi, c'était un chef de cavalerie, probablement habillé à la romaine, puisque la Grande Bretagne d'alors était encore empreinte de romanité et que les Bretons de l'époque se prétendaient les derniers Romains. Il louait ses ser-

vices aux différents rois bretons qui étaient en guerre les uns contre les autres et qui se réunissaient ensuite pour combattre ensemble les envahisseurs saxons qui ont finalement eu raison d'Arthur en tant que chef de guerre.

De ce fait, il est passé dans l'imaginaire comme certains personnages parfaitement historiques, eux-aussi, comme Charlemagne, qui est devenu le symbole même de l'empereur universel. Eh bien, Arthur est devenu roi de toutes les Bretagnes et puis, ensuite, une sorte d'empereur de l'Europe également.

Avec "Le Cycle du Graal", vous n'avez ni traduit, ni adapté des textes médiévaux, mais procédé à une réécriture. Pouvez-vous expliquer ce travail ?

Il existe effectivement des traductions fragmentaires faites par des spécialistes, mais vous savez que le style médiéval n'est pas celui de notre époque.

Il valait donc mieux faire une réécriture complète en respectant l'esprit du texte mais en faisant des coupures sur les descriptions de combats qui sont toujours un peu longues, en évitant aussi les détails trop médiévaux. Les gens du Moyen Age qui ont rédigé les premiers "romans de la Table ronde", l'ont fait dans l'esprit de leur temps. J'estime, en réécrivant ces légendes du Graal, le faire dans l'esprit de notre temps, correspondant à ce que nous recherchons, car

il est évident que chacun d'entre nous se lance dans de grandes aventures qui, pour ne pas être chevaleresques, n'en sont pas moins héroïques, parfois, dans les difficultés de la vie, et chacun recherche son Graal, à savoir la vérité ou la réalité profonde de notre être et le sens de notre existence.

Parmi vos livres, l'un d'entre eux traite de Gisors et un autre de Rennes-le-Château. Pensez-vous que ces villes possèdent un trésor, sinon matériel, du moins ésotérique ?

D'aspect ésotérique, c'est incontestable. Maintenant, chercher le trésor matériel des Templiers ou celui enfoui à Rennes-le-Château, c'est de la pure utopie. Seulement il est évident qu'au point de vue ésotérique, on peut aller très loin et c'est une démarche parallèle à la quête du Graal. On cherche un secret profond qui se trouve peut-être en nous, car je dis toujours, à propos de ce mystère, que l'enchanteur Merlin, quand on lui posait une question, se mettait à rigoler parce qu'il savait très bien que si l'on pose une question, on en a la réponse en soi, mais on ne peut pas encore l'exprimer.

Propos recueillis par Michel Deflandre

— Bibliographie sommaire de Jean Markale aux éditions Pygmalion.

- *Le cycle du Graal* - 4 volumes parus à ce jour à paraître en novembre :

Tous les mercredis de 18 à 21 h en direct.
Tous les jeudis de 2 à 5 h.
et de 7 h.30 à 10 h.30 en rediffusion.
Sur Radio Courtoisie : le Libre Journal de Serge de Beketch
Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

Radio-Courtoisie
La radio libre du pays réel et de la francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)

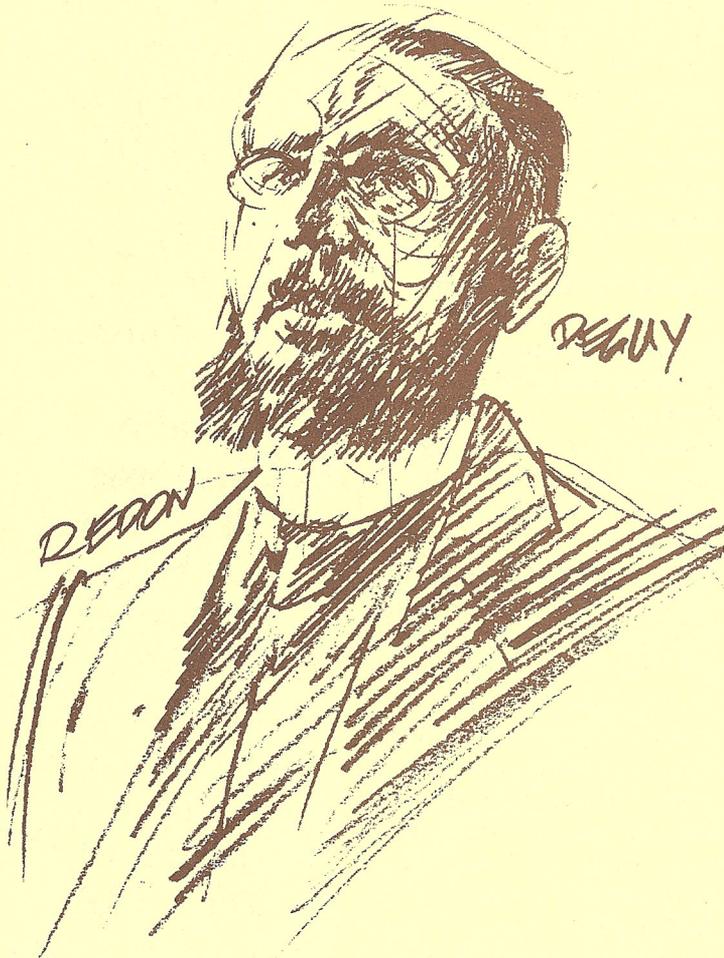
"Gauvain et le chemin d'Avalon"

— Dans la collection Bibliothèque de l'étrange :
- "Gisors et l'énigme des Templiers"
- "Rennes-le-Château et l'énigme de l'or maudit"



Les Provinciales

par Anne Bernet



Charles Péguy : des champs de blé au champ d'honneur

Il y a peu d'espèces aussi abjectes que celle des pseudo-maîtres à penser et à vivre qui poussent les autres en avant et les engagent à des sacrifices dont eux-mêmes se gardent soigneusement. Ce sont les dignes héritiers des pharisiens de l'Évangile "qui chargent autrui de fardeaux importables

qu'ils ne touchent pas du bout du doigt". Ces êtres vils, il s'en recrute bon nombre parmi les "gens de lettres" qui jouent aux grandes consciences. Ne les égalent en lâcheté que ceux qui s'acharnent à ne rien voir des maux de leurs frères, de leur époque et de leur patrie. De crainte sans doute de devoir payer de

leur personne afin d'y remédier... Ces Tartufes, souvent, ont la chance de n'être pas démasqués, parce qu'il ne se produit rien dans leur vie qui les oblige à attester eux-mêmes la valeur de leurs leçons.

Il arrive, heureusement, qu'en certaines circonstances un homme qui avait une éthique et des principes soit capable d'accorder ses mots et ses actes, dût-il les signer de son sang. C'est ainsi que l'on départage les héros de la foule des imposteurs.

Cette évidence, Maurice Barrès la proclamait, à la mi-septembre 1914, lorsqu'il apprit la mort glorieuse du lieutenant Péguy, tombé le 5 de ce même mois, devant Villeroy. "Il lui a été donné de prouver en une minute la vérité de son œuvre. Le voilà sacré. Ce mort est un guide, ce mort continuera plus que jamais d'agir, ce mort plus qu'aucun autre est aujourd'hui vivant". Epitaphe à laquelle, dès le lendemain, Maurras faisait écho dans l' "Action française". Après avoir dit sa tristesse pour n'avoir pas eu le temps de le rallier au nationalisme intégral, "je sens comme un remords de l'avoir laissé s'en aller hors de toute portée de nos démonstrations...", le Maître de Martigues lui rendait cet hommage : "Charles Péguy a fait mieux que de démontrer la justesse de son point de vue sur la nation française. Il a rendu à la nation ce dernier souffle, cette dernière goutte de sang qui, au fond, sont les seuls élé-

ments de l'être qui comptent." Et Maurras confiait qu'il enviait désespérément Péguy. Par-delà les querelles qui avaient pu, jadis, séparer ces hommes : les illusions socialistes de Péguy, son ralliement aux dreyfusards, ils se retrouvaient enfin réunis dans le sacrifice par ce qu'ils aimaient plus que tout : la patrie française et sa grandeur éternelle. Comme ils se seraient retrouvés d'accord sur cet axiome de Péguy : "L'idéal, c'est de mourir pour ses idées ; la politique, c'est d'en vivre..."

Péguy se serait-il rallié au nationalisme comme il s'était rallié déjà, en 1908, au catholicisme de son enfance, un temps oublié ? C'est plus que probable. L'aurait-il proclamé ? Sans doute, lui qui mettait si haut la vérité, quand elle devrait déplaire au plus grand nombre. N'avait-il pas déjà proclamé haut et fort sa conversion parce que, comme il le disait à ses fils : "La crainte du qu'en-dira-t-on n'est-elle pas encore plus vile que la crainte du martyr ?"

Péguy, d'ailleurs, fut-il jamais socialiste ? Cette cité idéale bâtie sur des martyrs dont il rêvait, ce n'était point celle de Marx, mais la Jérusalem céleste. Péguy s'était trompé d'époque, s'il ne devait pas, finalement, se tromper de combat.

On ne fait pas un homme de gauche avec quelqu'un qui, contre les chantres de l'Internationale appelant à faire table rase du passé, affirme : "Tout est joué avant que nous ayons



douze ans. Toute une vie de labeur ne défera pas ce qui a été fait, ce qui a été défait une fois pour toutes avant nous, sans nous, contre nous." On ne fait pas un homme de gauche avec un critique qui dénonce "le mensonge révolutionnaire et l'infection romantique." On ne fait pas un homme de gauche avec un poète qui chante Notre-Dame de Chartres, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc ; quelqu'un qui se glorifie de sa vieille lignée de laboureurs. On fait simplement un Français.

La rupture avec ce qu'il avait pris pour son parti eut lieu en 1905 lors de la crise de Tanger. Péguy vit la France en danger et en danger mortel. Certain de l'imminence de la guerre, il décommanda ses vacances afin d'être prêt à rejoindre son régiment et courut au "Bon Marché" s'acheter un uniforme complet. Il ne se passa rien et cet empressement guerrier pourrait prêter à sourire s'il n'annonçait pas, à neuf ans près, les chaumes de Villeroy, un beau soir de septembre.

Il ne se passa rien, sinon que ceux que Péguy prenait pour ses amis se découvrirent prêts à abandonner leur pays et même à le vendre. Alors, toutes les vertus des vieux laboureurs beaucerons qui défendaient leur terre comme ils la travaillaient se réveillèrent soudain ; et Charles Péguy devint le défenseur de la patrie charnelle.

Un commentateur quelque peu cynique écrivit un jour : "Vers 1910, Péguy naturalise Dieu français." En fait, Péguy se contente de prendre conscience et de proclamer ce pacte de quinze siècles qui fait du Royaume des Lys la Fille

ainée de l'Eglise et le bras armé de la chrétienté. Il en tire quelque fierté. Comment lui donner tort ? C'est dans "*Le Mystère des Saints Innocents*" que l'on trouve la plus belle définition de notre race.

"C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger

Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais Moi, je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en Foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux."

C'est la même fierté qui fait parler Jeanne dans "*Le Mystère de la Charité*". "Jamais des hommes de ces pays-ci, jamais des chevaliers français, jamais des paysans français, jamais de simples paroissiens des paroisses françaises, jamais les hommes des croisades ne l'auraient renié. On leur aurait plutôt arraché la tête. Renoncer, non, renoncer. Comment a-t-on pu renoncer le Fils de Dieu ? Jamais nous, nous ne l'aurions lâché. Nous sommes de grands criminels ; nous sommes de grands pécheurs. Mais jamais nous n'aurions fait cela."

Jeanne, et Péguy qui

parle derrière elle, a infiniment conscience de ce qu'il convient de faire. Il ne suffit pas d'attendre et de prier. Il faut marcher en première ligne et combattre. Il faut agir ! "Celui qui laisse faire est comme celui qui fait faire. C'est tout un. C'est pire que celui qui fait. Car celui qui fait a au moins le courage de faire. Et quand on le laisse faire, il y a le même crime et la lâcheté par-dessus. Complice, c'est pire qu'auteur. Infiniment pire !" Péguy ne sera pas de ceux qui se taisent et laissent faire. Ni même des saints qui prient et s'en remettent au ciel de tout le reste. Après tout, c'est Jeanne qui a affirmé : "Les hommes d'armes combattront et Dieu donnera la victoire !" Elle est, avec Corneille, le guide qui empêche le poète de faillir. Dans les grands combats de la nation en guerre, et dans ces combats intimes que chacun affronte ; combats dont chacun voit seul la victoire ou la défaite. En 1910, Péguy, marié et mal marié, rencontre une jeune femme. Ils s'aiment. Dans ces cas-là, on trouve facilement des excuses à sa propre faiblesse... Pas Péguy. Il lutte, en silence, et seul. Il relit Corneille, qui sait si bien ce que l'on peut souffrir, c'est humain, mais qu'il est défendu de faillir. Il prie. C'est l'exclamation de la "*Prière de confiance*" :

"Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes, / Et choisir le regret d'avec le remords, / Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts / Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes,

Vous seule vous savez, Maîtresse du secret, / Que

l'un des deux chemins allait en contre-bas. / Vous connaissez celui que choisirent nos pas. / Et non point par vertu car nous n'en avons guère, / Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas (...) / Pussions-nous, ô Régente, au moins tenir l'honneur / Et lui garder lui seul notre pauvre tendresse."

Péguy ne prendra pas le chemin qui menait en contre-bas. Et il ne cachera pas sa souffrance. Il n'a jamais prétendu qu'il était facile d'être à la hauteur des idées que l'on défend...

C'est dans cette lutte intime et cette victoire connue seulement de lui-même et de Dieu que Péguy achève de se forger cette âme magnifique qui le conduit vers son destin. Il part pour la guerre, le 1er août 1914, laissant un dernier texte, sur "la joie catholique". Le 5 septembre, il est à Villeroy, à vingt-deux kilomètres seulement de Paris. L'armée française ne cesse plus de reculer. Le lieutenant Péguy essaie de ramener ses hommes à l'assaut. Il tombe le premier, une balle en pleine tête. Tous les officiers du bataillon périront dans les minutes qui suivent ; et deux cents hommes. Ils partagent avec le poète "la grande tombe de Villeroy" au milieu des champs de blé.

Et, s'il existe pour le rachat des patries charnelles comme pour le salut des âmes humaines une communion des saints, qui osera prétendre que la mort du lieutenant Péguy ne fut pas un sacrifice accepté qui, à cinq jours de là, nous donnera la victoire de la Marne ?



En poche

La légende de la ville d'Ys

Je voudrais partager avec vous l'un des bonheurs de l'été : ma redécouverte de la Bretagne et de sa littérature. Un homme, dont je ne sais rien si ce n'est qu'il a une très jolie plume, a repris les anciens textes et la tradition orale racontant la légende de la ville d'Ys et son livre est magnifique de poésie et de signification religieuse et philosophique.

En trois mots, voici la légende : Il était une fois un roi très sage et très courageux qui tombe amoureux d'une belle reine dont il assiégeait la ville. Ils vivront en mer un grand amour jusqu'à la naissance d'une petite fille qui provoque la mort de sa mère. Inconsolable, le roi Gradlon élèvera fort mal la petite Dahut qui fera les quatre cents coups et plus. L'une de ses habitudes sera de faire mourir ses amants d'une nuit et de jeter leur corps à la mer dans la sinistre baie des Trépassés. Elle commande aux petites divinités païennes, les korrigans, et leur fait faire ses quatre volontés.

Quand les saints hommes Guénolé et Corentin commenceront à évangéliser la Bretagne, ils trouvent l'infamale Dahut barrant leur chemin. Elle construit son château sur les hauteurs de la ville d'Ys pour qu'il domine l'église. Elle jette les hosties consacrées aux cochons et ridiculise les prêtres. Guénolé essaie bien de prévenir les habitants :

"Vous avez bâti contre la mer, et vous vous servez d'elle pour des entreprises coupables, mais la mer est plus forte que vous, elle vous envahira et submergera vos demeures. De même, vous avez bâti contre Dieu dans vos âmes, mais Dieu vous brisera si vous ne l'apaisez promptement".

Jusqu'au bout l'évêque Corentin tente de reculer la punition divine. En vain. Beaucoup plus qu'une simple légende ce livre résume, comme tous les grands mythes grecs, l'histoire du monde.

Anne Brassié

"La Légende de la ville d'Ys", d'après les textes anciens, Charles Guyot Coop Breizh, Kerangwenn 29540 Spezed.

C'est à lire

« **SAVEURS DU POTAGER** »
de Georgeanne Brennan et John Vaughan

Quand une Américaine habituée au fast-food et aux surgelés découvre les marchés de Provence, les potagers campagnards et la cuisine française, il en résulte fatalement un choc culturel. L'auteur a digéré sa surprise et entend, depuis, faire partager son bonheur à ses concitoyens. Il paraît même que ceux-ci commencent à surmonter leur peur panique des germes et bactéries liés à ces nourritures indigènes poussées – quelle horreur ! – en pleine terre, au milieu des insectes et des limaces... Ce livre est une bible aux Etats-Unis où il prêche le retour aux plats naturels. Le lecteur français sera peut-être moins ébloui par ces recettes provençales ou italiennes modernisées et pas toujours faciles à réussir. Les photographies sont très belles et apparentent l'ouvrage plus à un livre d'art qu'à un livre de cuisine.

■ Ed. Flammarion, 140 p., prix non communiqué.

« **NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES** »
d'Alain Decaux

Avec son habituel talent de conteur, Alain Decaux évoque des personnages exceptionnels ou des événements qui ne le sont pas moins. La plupart sont devenus légendaires et, par conséquent, ont été défigurés et embellis. La vérité, que restitue l'académicien, est peut-être moins belle, mais pas moins intéressante, à coup sûr !

Qu'il s'agisse de Mandrin, qui ne fut pas le brigand au grand cœur que l'on s'imagine, de Lawrence d'Arabie, de Mermoz, du dernier Négus ou de Louis II de Bavière, l'historien leur restitue, avec tendresse, admiration ou compassion, une dimension humaine trop souvent occultée. Un livre grand public, certes, ce qui, dans le cas présent, est un compliment.

■ Ed. Perrin, 330 p., 125 F.

« **LA JEUNE FILLE ET LA MORT** »
de J.B. Livingstone

Alors que l'inspecteur Higgins assiste au vernissage d'une exposition consacrée aux maîtres flamands, une jeune fille éplorée se jette dans ses bras. Elle prétend que son père, organisateur de l'exposition et critique redouté, a été assassiné... Pour le limier de Scotland Yard commence l'une de ses plus passionnantes enquêtes. Tout son flair, sa connaissance de l'âme humaine et son sens esthétique ne seront pas de trop pour s'y reconnaître dans ces milieux artistiques où grouillent d'élégants requins.

A coup sûr, l'un des meilleurs Livingstone.

■ Ed. Le Rocher, 225 p., 75 F.

« **DANGER IMMÉDIAT** »
de Tom Clancy

Les Etats-Unis déclenchent une véritable guerre contre les réseaux de trafiquants de drogue ; mais, derrière les gangsters fournisseurs de poudre blanche, il y a souvent des complicités au plus haut niveau. Tous les appareils politiques occidentaux seraient-ils gangrenés ? L'opération de nettoyage ne menace-t-elle pas de dégénérer en conflit planétaire ?

Enorme pavé fourmillant de personnages et de rebondissements, violence omniprésente : telles sont les ficelles du succès pour un roman anglo-saxon aujourd'hui. Vous n'êtes pas obligé d'apprécier.

■ Albin Michel, 660 p., 150 F.

« **LE MINOTAURE** »
de Stephen Coonts

Dans son roman "Le dernier vol de l'Introder", Stephen Coonts faisait disparaître en mer le commandant Grafton, de l'aéronavale américaine. Renouant avec une vieille astuce de romancier, Coonts ressuscite Grafton, miraculeusement sauvé par des pêcheurs. Considéré



comme un héros national, Jack Grafton a cependant été trop sérieusement blessé lors de cette mission pour jamais reprendre les commandes d'un avion. On lui offre la direction d'un programme secret au Pentagone. Grafton s'imagine n'avoir d'autres soucis que techniques. Mais la mise au point de ce bombardier furtif intéresse furieusement les Russes. Une taupe s'est introduite dans les systèmes informatiques les plus verrouillés et, pour préserver le responsable de l'opération "Minotaure", certains n'hésitent pas à tuer... Grafton a connu les missions les plus aventurées ; il a survécu au pire. Il n'a pas encore mesuré les risques de son nouveau métier. Coonts choisit toujours d'excellents sujets, qu'il a la manie de gâcher par un amas de détails techniques. A périr d'ennui...

■ Albin Michel, 460 p., 140 F.

« LES RIVAGES DE LA NUIT ;
MYTHOLOGIE DU FANTASTIQUE »
de Francis Lacassin

Sous ce titre bizarre se dissimule une remarquable anthologie de la littérature fantastique. Un peu de bric et de broc, certes, puisque Lacassin a repris dans ce livre un certain nombre de ses articles parus dans des revues spécialisées mais passionnantes. Presque tous les grands écrivains se sont essayés un jour à parler de fantômes et de mystères impénétrables. Qu'ils aient ou non persévéré dans ce genre, découvrir ou revisiter leurs œuvres sous ce biais est plein de surprises. Frissons délicieux garantis !

■ Le Rocher, 390 p., 145 F.

« VIVRE »
de Yu Hua

La littérature contemporaine chinoise est méconnue en Occident et c'est fort dommage quand on découvre le talent indéniable d'un écrivain tel que Yu Hua. "Vivre" nous dépeint la vie d'un homme des années 30, Fugui, lors du gouvernement de Tchong Kai-Chek jusqu'à la Révolution culturelle. Fils de famille aisée, Fugui perdra la fortune familiale au jeu et deviendra simple paysan. Enrôlé de force dans les troupes nationalistes, il ne retrouvera son village que plusieurs années après et il découvrira

que sa fille ainée est devenue sourde et muette. Mariages, deuils, joie et tristesse ponctuent la vie d'un homme simple, spectateur de l'Histoire, qui terminera sa vie en compagnie d'un bœuf, ami et confident plus que bête de somme. Un ouvrage bouleversant.

■ Le Livre de poche (inédit), 22 p.

« L'HOMME DE SAINT-
PÉTERSBOURG »
de Ken Follet

1914. L'Allemagne est sur le point de déclarer la guerre à la France et à l'Angleterre et seul un second front à l'Est peut permettre aux Alliés de sortir vainqueurs du conflit à venir. Aussi, un diplomate anglais marié à une Russe reçoit-il un émissaire du tzar afin de le convaincre d'unir ses forces armées à celles des Alliés. Mais, dans l'ombre, un anarchiste russe est déterminé à assassiner l'ambassadeur spécial, afin de faire échouer le projet. Quelle ne sera pas sa surprise de découvrir que l'épouse du diplomate fut sa maîtresse en Russie dix-huit ans plus tôt ! Dès lors, les événements prennent une tournure rocambolesque et le talent de Ken Follet nous permet de retrouver le début de ce siècle à travers des épisodes au cours desquels alternent action, suspens et amour. Un excellent cocktail à consommer sans modération.

■ Le Livre de poche, 447 p.

« LE NEGRE ET L'AMIRAL »
de Raphaël Confiant

De 1939 à 1945, la Martinique, cernée de sous-marins allemands, fut fortement convoitée par les Alliés, en particulier les Américains qui auraient volontiers ajouté une étoile supplémentaire à leur bannière. A la tête de l'île, l'amiral Robert, nommé gouverneur par le maréchal Pétain, assure l'ordre. Mais comment tenir une population aussi diversifiée que celle de la Martinique ? D'un côté les Békés, descendants des Blancs installés dans l'île depuis le XVIIIe siècle et propriétaires des champs de canne à sucre, et de l'autre des Nègres respectueux des superstitions vaudou héritées de leurs ancêtres africains. Au milieu, les Mulâtres, composante essentielle de la bourgeoisie locale soucieuse de mainte-

nir son rang social. Tout ce petit monde s'agite, rit et pleure selon les événements et certains personnages laissent leur empreinte dans ce roman, picaresque, parmi lesquels Rigobert et Philomène, habitants du bidonville, ou quelques "Blancs France" comme André Breton et Claude Lévi-Strauss qui firent effectivement escale dans l'île aux fleurs à cette époque. Les expressions créoles ponctuent cet ouvrage consacré à un coin de France où le soleil brille presque toute l'année.

■ Le Livre de poche, 445 p.

« L'HOMME EXPLIQUÉ AUX
FEMMES »
de Pierre Antilogus et Jean-Louis
Festjens

Les deux auteurs du présent manuel nous avaient déjà concocté par le passé différents guides parmi lesquels le "Guide de survie à l'usage des parents" et le "Guide de self-control à l'usage des conducteurs". Ces précédents ouvrages n'engendraient pas la mélancolie et on pouvait se demander s'il en serait de même avec "L'homme expliqué aux femmes". Eh bien oui ! De la première à la dernière page on sourit dans le pire des cas et on s'esclaffe dans le meilleur. Aussi, n'emportez pas ce livre dans un transport en commun si vous ne voulez pas être pris pour un fou par vos voisins de compartiment. Vous apprendrez entre autres que, contrairement à la femme, l'homme n'est pas maître de ses émotions.

Voit-on, par exemple, une femme défoncer à coups de cric la figure d'un automobiliste qui lui aurait fait une queue de poisson ? Une femme désirant attirer et conserver un homme doit allumer la télé, mettre des dessins animés au magnétoscope ou un film de John Wayne, lui offrir une maquette, par exemple le Fouga Magister au 1/500e. En revanche, si elle veut s'en débarrasser, elle invitera une copine, mettra un film du genre histoire d'amour où il n'y a même pas de bagarre ou de dinosaure géant. Elle pourra aussi lui demander de passer l'aspirateur. Ces quelques indications ne sont qu'un bref aperçu de ce guide hilarant destiné aux femmes, mais que bien des hommes liront.

■ Hors collection, 251 p., 98 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Les catholiques français sont-ils des sous-hommes ?

Pas un rabbin, pas un imam n'accepterait de voir traiter sa religion comme Canal Plus traite le Pape, l'Eglise catholique et les fidèles dans "Les guignols de l'Info".

Loin de la simple satire de bouffeur de curés dont les francs-macs, adorateurs du solstice et autres saucissonneurs du Vendredi Saint de tous bords nous assomment depuis la nuit des temps, cette persécution devient une véritable incitation à la haine religieuse.

Jamais la coterie qui monopolise le petit écran ne s'aventurerait, et pour cause, à déverser autant d'ordures sur le judaïsme. Jamais elle n'oserait, de peur de se faire

"Salmaniser", dire sur le premier ayatollah tombé de son minaret le dixième de ce qu'elle profère contre le Vicaire du Christ.

Ce mélange de saleté intellectuelle, d'inversion morale et de lâcheté ricanante étonne ceux qui igno-

rent les auteurs de cette émission. De même, le silence de l'épiscopat français surprend ceux qui ne savent pas à quel degré de connivence certains de nos évêques sont tombés.

En revanche, l'attitude des "flics de la pensée" ne s'explique pas. Ne nous a-t-on pas assez répété que commandos Gaubert et loi Gayssot étaient là pour sanctionner toutes les injures, exclusions et attaques "à raison de la nationalité, de la race et de la religion".

Posons donc la question à Pasqua et à Méhaignerie qui, sans broncher ni gaubertiser, nous laissent exposer aux crachats du gang Gildas :

Les catholiques français sont-ils des sous-hommes ?

**SAMEDI 17 SEPTEMBRE
F2 22H35**

« Les Enfants de la télé »

Arthur, qu'une gigantesque campagne d'affichage pour Europe 1 présenta comme "le plus con des anima-

teurs de la radio", s'était également révélé comme le plus ringard des animateurs de la télévision à l'occasion d'une première tentative calamiteuse sur TF1 d'où il fut viré d'urgence pour cause de désertion massive de l'audimat.

Jean-Pierre Elkabbach, président de F2-F3, télévision de service public, a donc eu l'idée de demander à cet étron à pattes de venir souiller de nouveau nos soirées.

L'émission se bornera à diffuser des "moments amusants" de la télévision avec accompagnement de commentaires choisis d'Arthur et de ses invités.

En clair, c'est tout simplement le sottisier de fin d'année reproduit à un rythme bimensuel.

Un original, cet Arthur !

**DIMANCHE
18 SEPTEMBRE
M6 20H40
« Zone interdite »**

Il faut croire qu'une sorte de malédiction pèse sur le petit écran. Voilà que l'émission de reportages généralement bonne de Patrick de Carolis sombre dans le racolage putassier. Ce soir, sous le titre générique de "Regards de femmes", six reportages nous sont proposés : les scandales politico-sexuels en Angleterre, les enfants abandonnés, les toxicomanes de Zurich, la mort dans les camps du

Ruanda, le cinéma porno amateur et le portrait d'une aviatrice qui aide les boat-people cubains.

Sur six sujets, trois variations pornographiques, deux morbides et un seul qui soit à la fois porteur de beauté et d'espoir.

C'est ça, le "regard des femmes", vraiment ?

LUNDI 19 SEPTEMBRE

F2 22H40

« Ça se discute »

Faut-il interdire les Pitbull ?

Loin de traiter une question nulle qui ne concerne qu'une poignée d'amateurs, cette émission est une véritable caricature de bidonage médiatique.

Cet été, faute de complot bolchevico-nazi à se mettre sous la plume, la presse a inventé le "chien tueur" des banlieues. Ces terribles "Pitbull" que traîneraient avec eux les gangs de la pègre "jeune". Et voilà un "sujet de débat tout trouvé".

Trois commentaires :

– Tout lecteur du "Libre Journal" qui aurait été attaqué par un Pitbull "jeune" peut m'envoyer un certificat médical ; il gagnera un abonnement gratuit de dix ans ;

– Aucun maître-chien n'a jamais pu faire d'un Pitbull un "chien de guerre" ; tout simplement parce que cette race n'est pas "battante", contrairement au Bauceron dit "Bas rouge", redoutable soldat quadri-



pède que personne n'aurait pourtant l'idée idiote d'exterminer ;

– Enfin, un chien est ce que son maître en fait ; il est aussi sot de supprimer une race de chien sous prétexte que certains ont été transformés en fauves que d'interdire les couteaux de boucher au motif que d'aucuns servent à désosser des rentières.

**MARDI 20 SEPTEMBRE
F3 22H45**

« **Les cinq continents** »

Télé-Elkabbach diffuse ce soir une enquête sur les persécutions atroces que les chrétiens d'Egypte, les coptes, doivent subir de la part des musulmans dont on sait pourtant qu'ils sont les adeptes d'une religion essentiellement tolérante. Erreur de programmation, dites-vous ?

Point !
C'est tout simplement une petite opération de désinformation de plus. Laquelle vise à nous faire croire que l'entente parfaite entre les chrétiens coptes et les musulmans illustre jusqu'à présent, je cite : "l'esprit de tolérance" de l'islam ; mais que, je cite encore : "l'intégrisme a rompu tout cela".

Cette persécution serait donc non pas la faute aux musulmans mais aux intégristes qui, comme chacun sait, ne se rencontrent pas qu'en Egypte mais, hélas, un peu partout, y compris à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. C'est intéressant.

Il faudrait raconter ça aux centaines de milliers de malheureux qui ont été assassinés depuis les persécutions ordonnées voilà très exactement

mille ans par le calife Hakim.

**MERCREDI
21 SEPTEMBRE
TF1 20H45**

« **Perdu de vue** »
TF1 22H55
« **Grands reportages** »

A-t-on assez glosé sur cette émission "racoleuse, inutile, voire dangereuse".

En fait, au fil des années, l'émission de Pradel, qui consiste à utiliser le petit écran pour retrouver des personnes disparues, se révèle un véritable modèle de télévision de service.

En quatre ans, neuf cents dossiers ont été résolus.

Qui oserait dire que les milliers de drames personnels ainsi apaisés valent pour rien ?

Et qui oserait mettre en concurrence ce genre d'émission "racoleuse" avec celle qui suit ce soir et qui est un "sujet-de-société", c'est-à-dire évidemment ni racoleur ni voyeur, sur les démêlés d'une vieille femme avec son fils travesti et drogué ?

Franchement, des deux émissions, laquelle rend service ?

**JEUDI 22 SEPTEMBRE
F3 20H50**
« **L'Avare** »

Il est de bon ton de faire la fine bouche, tant pis ! Je tiens cette version "signée Jean Girault" de "L'Avare" pour un chef-d'œuvre. Louis de Funès y est prodigieux, effrayant même dans sa démesure ; quant à Galabru en Maître Jacques et Bernard Menez en La Flèche, ils sont magnifiques. A vos cassettes !

**VENDREDI
23 SEPTEMBRE
TF1 22H30**
« **J'y crois,
j'y crois pas !** »

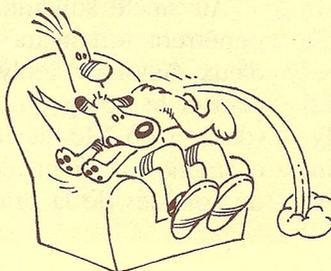
Jean-Luc Delarue présentant le lundi et le mardi sur F2 une émission de débat contradictoire sur des "sujets-de-société" intitulée "Ça se discute", les directeurs des programmes de F2 se sont dit que ça ne serait sans doute pas une mauvaise idée d'inventer une émission de débat contradictoire sur des "sujets-de-société" qui serait diffusée le vendredi. Ils ont longuement cherché et ils ont trouvé une idée absolument originale. Pour ajouter encore à l'originalité, ils ont imaginé d'inviter une "vedette".

Ce soir, donc, l'invité vedette de cette émission originale de débat contradictoire sur un "sujet-de-société" sera Roger Hanin. Roger Hanin ? Ça, c'est original !

**SAMEDI 24 SEPTEMBRE
TF1 20H45**
« **Supermecs** »

Peut-on faire plus vulgaire, plus niais et plus avilissant que "Super-nanas" ? Patrick Sébastien relève ce défi à lui-même. Voici "Supermecs".

Bonne soirée à tous ; moi qui suis abonné au câble, je vais regarder "Le Quadrille", de Sacha Guitry, avec Gaby Morlay. Lalalèère !



Vidéo

« **LES 39 MARCHES** »
d'Alfred Hitchcock

La renommée des "39 marches", réalisé en 1935, a traversé les décennies et le talent d'Hitchcock a rarement été aussi puissant que dans cette aventure d'espionnage qui inspirera à nouveau le maître dans des films postérieurs comme "La mort aux trousses". Dans les années 80, un réalisateur américain a cru bon de commettre une nouvelle version de ce chef-d'œuvre. Peine perdue, elle était loin de valoir l'original.

■ (Distribution : Polygram Vidéo).

« **INTERNÉE** »
de William A. Levey

Une jeune femme, dont le compagnon est récemment décédé, se fait engager en qualité d'infirmière dans une clinique psychiatrique. A peine arrivée sur le lieu de son travail, elle va être internée après avoir signé ce qu'elle croyait être son contrat de travail. Qui est fou et qui ne l'est pas dans ce curieux établissement ? Un film angoissant à déconseiller à toute apprentie infirmière sur le point d'être embauchée en psychiatrie.

■ (Distribution : Delta Vidéo).

« **ADIEU MA CONCUBINE** »
de Chen Kaige

En dépit de la chape de plomb du régime communiste chinois, quelques réalisateurs parviennent à laisser éclater leur talent. Les héritiers politiques de Mao resserrent les boulons en empêchant leurs artistes cinématographiques de se rendre à Cannes. Raison de plus pour ne pas occulter "Adieu ma concubine" qui fut couronné en 1992 et qui retrace la Chine des années 1920 aux années 1970. Ce beau et long film (près de trois heures) est un véritable bijou d'esthétisme. Un régal visuel pour une œuvre passionnante.

Balades en France

par Olmetta

La chapelle d'Angillon

Abandonnons un moment les rouges et les ors des salles de spectacle pour redécouvrir les couleurs de la campagne et respirer un peu sans pour autant négliger les monuments. Voici une promenade d'une journée qui peut se révéler riche de souvenirs : la visite du domaine de *La Chapelle d'Angillon*, au cœur du Berry, par la route Jacques Cœur.

Quittant Paris vers 8 heures, vous pouvez tranquillement parcourir 130 km, puis faire halte à l'*Arborétum* national des Barres. C'est en 1821 que Philippe-André de Vilmorin acquiert le domaine des Barres. Il organise, dès lors, la présentation d'une collection botanique rapidement unique en Europe. Aujourd'hui, les 35 hectares de ce parc, devenu propriété de l'Etat, regroupent 10 000 arbres et arbustes représentant 2 800 espèces. Selon les saisons, vous pourrez effectuer trois parcours différents :

- "la collection ornementale", organisée depuis 1941, qui présente des variétés décoratives (cèdres, séquoias, pleureurs, hêtres tortillards, charmes à feuille de chêne), et le "Bizaretum", domaine des arbres... bizarres ;

- "la collection géographique", qui date de 1873 et regroupe les arbres selon leur origine : séquoias américains, cèdres, sapins, chênes, érables, bouleaux d'Asie et d'Europe, tous plus que centenaires ;

- "la collection systématique", fondée en 1894, qui réunit les arbres selon leur famille botanique : frênes, tilleuls, aulnes, pins, clématites, glycines, rhododendrons, etc. Une "vedette" : "l'arbre aux colombes"

qui, au printemps, offre une floraison hors du commun.

Quelle que soit la saison que vous aurez choisie, vous subirez, ici, l'enchantement sylvestre par excellence.

Essayez de demander la visite sous la houlette d'Eric Denoyer, le passionné et passionnant "chargé de communication" de ce lieu magique. Dieu a créé ces arbres, l'homme les a réunis.

Vous pouvez reprendre votre route pour arriver en toute fin de matinée à La Chapelle d'Angillon où, au château, notre ami le comte d'Ogny vous accueillera comme s'il n'attendait que vous depuis longtemps. Aristocrate jusqu'au bout des ongles, cultivé, charmant et volubile, le châtelain vous fera découvrir, à l'aide d'un intéressant montage photographique, le lieu et son histoire. Dans la salle des gardes du château, un agréable déjeuner vous sera servi. Ne refusez pas l'étonnant et fameux apéritif fabriqué par monsieur le comte qui en garde jalousement le secret (à la fin de la journée, vous pourrez en acheter à la boutique du domaine). Après le déjeuner, Jean d'Ogny vous racontera tout... A l'origine du village, un ermite venu de Grèce au IXe siècle, saint Jacques de Saxeau...

Au siècle suivant, les Normands pénètrent fort avant en Berry. L'un d'eux, Gillon de Seuly, fortifie le château et le bourg qui porte son nom (donjon du XIe siècle). La Chapelle d'Angillon devient alors "résidence" des princes de la principauté souve-

raine de Boisbelle. Les princesses d'Albret, la princesse de Clèves, Gonzague prince de Boisbelle, duc de Nevers, se succèdent et, enfin, le duc de Sully - ministre du bon roi Henri - vient "régner" sur Boisbelle. Il fait construire la très belle terrasse puis, en hommage à son roi, la ville d'Henrichemont que signe l'architecte Salomon de Brosse.

Votre hôte, avec brio, évoquera pour vous Henri IV, le Roi Soleil et bien d'autres... Il évoquera aussi, non sans humour (et en faisant habilement passer un message de civilisation catholique et française - le nôtre), Alain Fournier, natif du lieu, l'auteur du "Grand Meaulnes". Après cette émouvante évocation, le comte d'Ogny vous emmènera dans une salle du château où sont rassemblés des souvenirs de l'Albanie du XVIIIe : armes, costumes, décorations, cette collection unique est rassemblée ici parce que le maître des lieux est un ami fidèle de S.M. le roi Léka Ier d'Albanie... N'en déplaise aux R.G., vous aurez plaisir à retrouver l'atmosphère du sceptre d'Ottokar ! La journée peut se terminer par quelques achats à la boutique du château. Si vous souhaitez accomplir ce périple sans aucune fatigue ni souci, sachez que "Bus découverte" - émanation de la RATP - organise encore cette sortie le 15 octobre. ■

Renseignements :

- *Domaine des Barres* (16 - 38 97 62 21)

- *La Chapelle d'Angillon* (16 - 48 73 41 10)

- *Bus découverte* (40 06 71 45).



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

THÉÂTRE

« Le bateau pour Lipaïa »

de *Alexei Arbuzov*

Toute l'âme russe se retrouve dans ce joli texte qui chante le bonheur et surtout l'espérance. Pol Quentin, l'adaptateur, a bien restitué la pensée de l'auteur dans un français élégant. Jean-Claude Penchenat a sobrement (et ce n'est pas facile) mis en scène ce jeu

de l'amour-amitié insolite, cocasse et sentimental qui réunit, à l'automne de leur vie, deux personnages (Simone Valère et Jean Desailly) que rien n'aurait dû rapprocher. Pourtant... ils ne regretteront pas cette rencontre tardive.

La Comédie des Champs-Élysées avait présenté cette pièce en 1977 avec Guy Tréjean et Edwige Feuillère. Inoubliables. C'est donc grand courage de la part des éternels amants (ils ne sont pas mariés) des planches parisiennes de reprendre ces deux rôles tout en nuance. Ils y réussissent parfaitement sans jamais imiter leurs prédécesseurs.

Madame Simone Valère est remarquable. Encore mieux que dans son récent rôle de Jeanne la Folle du "Cardinal d'Espagne", monté ici même sous la houlette de Raymond Gérôme.

Monsieur Desailly est superbe. Nous les avons tous les deux suffisamment brocardés pour en dire, aujourd'hui, tout le bien que nous en pensons.

Amoureux du beau théâtre, allez donc jeter l'ancre au :

Théâtre de La Madeleine
(42 65 07 09)

Accessible aux handicapés.

CINÉMA

« Les silences du palais »

de *Moufida Tlatli*

Si vous appréciez le beau cinéma, vous aimerez ce film lent et délicat. Seule une femme pouvait montrer autant de pudeur.

Alia, Tunisienne âgée de 25 ans, remet ses pas dans ceux de son enfance. Elle retourne dans le palais, maintenant désert, de l'ancien bey. Nous la voyons jeune dans cette prison dorée. Fille d'une servante (et forcément maîtresse), son destin est tout tracé pour avoir la même existence que sa mère qui la voit, avec terreur, grandir et devenir jolie, donc — à son tour — convoitée par les maîtres. Alia aimerait connaître l'identité de son père. Sa mère, aimante, se tait. Cette loi du silence est omniprésente tout au long de l'action qui se déroule durant les soulèvements précédant l'indépendance de la Tunisie.

Tout se passe dans cette grande maison dite "palais". A la cuisine, c'est le domaine exclusif des servantes totalement coupées du monde et n'ayant connaissance des nouvelles que par la radio. Ailleurs, c'est le territoire des princes et de leur famille. Le silence est de rigueur. Une grande réception nous montre la smala au complet. C'est d'aussi mauvais goût que la cour de Napoléon Ier...

La jeune fille sera séduite par un jeune instituteur révolutionnaire, réfugié clandestinement au palais grâce au fils de l'une des servantes. Elle attendra un enfant de lui. Il n'en veut pas.

C'est avec un regard profondément humain que Moufida Tlatli a filmé la vie de ces femmes, machines domestiques à plein temps et objets de plaisir des princes, parfois.

Alors que la radio, un moment, annonce le couvre-feu, l'une d'entre elles commente : "De toute manière, notre vie n'est qu'un long couvre-feu, alors...". Cette phrase résume tout. La relation de la mère avec sa fille est superbe de regards et d'élans de tendresse contenus. Alia jeune est jouée par Hend Sabri. Très belle et émouvante. Adulte, elle est jouée par Ghalia Lacroix qui restitue l'inhibition et la révolte mêlées de la jeune héroïne.

Pour une femme, il est certainement préférable de vivre en pays de culture catholique. Si l'hypocrisie, parfois, enrobe les rapports entre maître et domestique, c'est bien la preuve que "ça ne se fait pas". Alors qu'en pays d'Islam, c'est institutionnel. Un mulet y est plus important qu'une femme...

Nos jeunes compatriotes qui rêvent de "métissage" devraient voir ce film. Et encore, ici, les hommes sont-ils des beys...

Film présenté exclusivement en version originale (arabe) sous-titrée.

Un jour

13 septembre 1745
La divine "grisette"

Créée par son auguste amant Louis XV, marquise de Pompadour, Madame Jeanne-Antoinette d'Étioles, née Poisson, fut présentée à la Cour des Lys le 13 septembre 1745. Lorsqu'elle effectua les trois révérences d'usage, le Roi rougit, la Reine lui sourit, le Dauphin lui tira la langue... La Noblesse n'aima point Mme de Pompadour, qu'elle traita de "grisette", eu égard aux humbles origines des Poisson, et le peuple, niais comme il sait l'être, fit sien le mépris armorié, moquant la pauvre femme dans de crapuleux couplets, "les Poissonnades"... Pourtant, la marquise possédait "tous les talents, tous les dons et toutes les grâces". Mme de Pompadour pensionna Van Loo, Boucher, Oudry, Nattier, La Tour et Drouais, Pigalle, Verbeckt et Falconet, Gabriel, Cochin, Oeben ; inspira l'ouverture des Champs-Élysées et des boulevards, l'édification de la place Louis XV — notre place de la Concorde —, des hôtels de Pontchartrain et d'Évreux — notre Palais de l'Élysée —, des châteaux de Champs, de Sèvres, de La Celle-Saint-Cloud et de Bellevue. Et si elle eut le grave tort de protéger les Encyclopédistes, elle sut convaincre le Très Chrétien de rompre avec la Prusse et de s'entendre de bonne amitié avec l'Empire des Habsbourg. De nature guère voluptueuse, phtisique, la jolie marquise n'aima charnellement le Bien Aimé que de 1745 à 1750 ; en revanche, elle demeura toujours sa "sœur d'élection", égérie indulgente et d'un esprit prompt. La divine mourut le 15 avril 1765, à l'âge de quarante-trois ans. "Après un service à Notre-Dame de Versailles, on l'a enterrée à Paris, écrit Pierre Gaxotte. De son cabinet, le Roi a vu passer le convoi funèbre (...). Dans la nuit (il) a écouté les carrosses roulant sur le pavé inégal (...). De grosses larmes coulaient sur ses joues." "Voilà les seuls devoirs que j'ai pu rendre à une amie de vingt ans !". La défunte laissait une multitude d'objets, peu d'argent liquide. Elle fut inhumée à la hauteur du 3 de l'actuelle rue de la Paix.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Quand on s'aperçoit que plus de deux millions d'électeurs français font confiance à Tapie, sans l'identifier à un type classique de gros-malin-bidonneur-phraseur-truqueur-convaincu que tous les hommes sont à vendre, il est difficile de ne pas évoquer l'opinion du grand Ferdinand, qui disait en substance : "On croit l'être d'un petit centimètre, on en a déjà plusieurs mètres".

De Jaurès que l'on célèbre, Barrès disait : "Puissante encolure, teint rouge, bas sur pattes. Formidable taureau de la petite espèce". Dans ses carnets, Barrès parlait à maintes reprises de Jaurès. Avec une singulière hauteur de vue. Avec pertinence, allégresse et générosité. Partout transparait le regret d'être séparés par des opinions qui interdisent l'éclosion d'une amitié latente... Du respect, de l'estime... Et quel talent...

Drapé dans le beau style auquel il s'amuse à faire courir le guilledou, Barrès, comme Chateaubriand, n'est jamais aussi prenant que lorsqu'il s'attache aux petites choses de la vie, les "petits faits vrais" qu'aimait tant Stendhal, lui aussi.

Je comprends l'indignation manifestée par nos médias devant la volonté islamique de détruire les établissements d'enseignement sous le prétexte qu'ils sont des organes de transmission de l'idéologie dominante, mais, comment ne pas s'esclaffer quand on sait avec quel mépris de la vérité notre enseignement d'état rapporte les événements des années trente et quarante et comment l'école républicaine a occulté pendant 180 ans le souvenir du génocide vendéen. De là à détruire les établissements d'enseignement !...

A NOS ABONNÉS

Merci d'avoir la gentillesse d'accompagner tout changement d'adresse de vingt francs en timbres poste usuels.

Rendez à ces Arts

Hans Memling

Il est mort à Bruges en 1498. Et c'est dans cette belle cité flamande qu'une magnifique exposition Hans Memling se déroule en ce moment, réunissant plus de quarante œuvres du maître lui-même. Et une soixantaine d'autres que l'on doit à ses contemporains, à ses suiveurs, à ses "copieurs". Mais seules les copies d'œuvres de Memling sont présentées. On sait peu de choses sur la vie du maître brugeois : il venait d'Allemagne et travailla très certainement dans l'atelier de Roger Van der Wuyden. En revanche, on connaît bien son œuvre. D'abord parce que de nombreuses pièces ont été conservées. Ensuite parce qu'il a été "réapprécié" dès le XVIIIe siècle et que de nombreux spécialistes d'art ont étudié ses tableaux. Ses œuvres les plus célèbres sont sans doute celles qu'il a exécutées à l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où elles sont toujours conservées. Et en particulier la "Châsse de Sainte Ursule", un reliquaire exceptionnel car peint sur toutes ses faces. L'exposition est divisée en parties thématiques qui permettent d'envisager l'ensemble de l'œuvre et de son histoire. L'une d'elles est consacrée aux portraits, un genre dans lequel Memling fut parmi les meilleurs. Et où il a innové : il est le premier à avoir réalisé des portraits ayant comme fond un paysage. Ce sont des personnages en prière qui appartenaient à un diptyque ou triptyque, notamment ceux réalisés pour la famille Moreel qui commanda plusieurs œuvres à l'artiste. Mais le thème préféré de Memling, c'est celui de la Madone. Elle est assise sur un trône ou dans un jardin paradisiaque. Elle se tient debout ou agenouillée devant son Enfant. C'est sans doute dans ses "Vierges à l'Enfant" que Memling exprime le mieux la tendresse, la grâce de son style.

Nathalie Manceaux

Musée Groeninge ; ts ls jrs de 10H à 21H ; jusqu'au 15 novembre.

Le journal de Séraphin Grigneux "homme de Lettres"

par Daniel Raffard de Brienne

1er septembre 1994

Enfin revenu de vacances, je reprends mon cher journal que j'avais délaissé sous prétexte de repos. En vérité, je devrais encadrer ce mot de repos des guillemets qui en indiqueraient le caractère hyperbolique. Je n'ai pu, en réalité, consacrer au rituel barbecue solaire que quelques heures qui m'étaient nécessaires pour acquérir un bronzage suffisant à justifier mon absence estivale et à me conserver l'estime de ma pipelette.

Pour le reste, j'ai dépensé beaucoup plus de temps à noircir du papier qu'à brunir ma peau. Un de mes plus gros clients, X..., se croit en position de décrocher le prochain Goncourt ou au moins le Médicis. Il m'a donc fallu ficeler une intrigue à prétention psychologique et traquer le solécisme jusque dans les moindres recoins de mes phrases.

A ce niveau, on ne peut se permettre que les très grosses fautes de français que les jurys prennent pour des hardiesses de style. Ils sont atteints de ce que j'appelle le complexe de Céline.

Je me mets en devoir d'attaquer la masse de courrier qui s'est accumu-

lée au long des dernières semaines. Par paresse, je commence par dépouiller les imprimés. J'y trouve un vieux numéro de *La Voix du Nord*. Il date du 2 juillet et me vient sûrement de D. qui est allée à Lille assister au départ du Tour de France et qui s'imagine que je m'intéresse au cyclisme. Au vrai, je me moque éperdument de ce que d'aimables jeunes gens entendent se mesurer à coups de pédales. Grand bien leur fasse.

Mais je ne néglige jamais une occasion de sonder la France profonde. On s'imagine mal la richesse des gisements romanesques que j'y découvre et que j'exploite.

Laissant donc aux amateurs les couronnes de laurier tressées par les pisseurs d'encre spécialisés à la gloire des "géants de la route", des "rois de la montagne" et des "dieux de la petite reine", je me mets à éplucher les faits divers de la métropole nordiste.

Il s'en passe de belles dans le plat pays ! D'abord une rafle dans un réseau de drogue, mais je reste sur ma faim : on ne donne ni noms ni détails. En revanche, le journal s'étend un peu plus sur divers escroqueries et

délits financiers pour lesquels on a arrêté par paquets de deux ou trois : cinq Zaïrois, deux Sénégalais, un Malien, une Béninaise et un Camerounais. L'Afrique nous parle !

A ce que je lis, les Algériens feraient plutôt dans la violence. Les faits divers en concernant cinq que l'on a envoyés se calmer dans les geôles de la République.

Trois d'entre eux, dont l'imam, appartiennent à une des mosquées de Roubaix : ils ont si bien désenvouté une jeune Algérienne, sans doute épileptique, qu'elle a rendu son âme à Allah.

Tout cela m'intéresse au plus haut point, mais m'inquiète tout autant. Si l'on continue à publier des faits divers en désignant leurs auteurs, ne va-t-on pas renforcer le réflexe sécuritaire et xénophobe des Franchouillards déjà tellement racistes ?

Fort heureusement, d'autres faits divers rétablissent une juste balance et montrent que les délits sont le fait de toutes les communautés. Je compte, en effet, parmi les délinquants cités par *La Voix du Nord* du 2 juillet : trois Lillois et aussi un Roubaisien, Ahmed Khaldi. ■

Mes bien chers frères

Merci Sigmund

Les sciences entre elles, les sciences et les arts les plus divers se prêtent souvent d'inestimables services. Ainsi, la science politique et l'histoire, ou bien le sport et l'anatomie, ou encore les arts plastiques et la chimie, etc. Parfois, ce soutien est inattendu. Il vient de disciplines qu'on pensait non seulement incompatibles mais ennemies. La psychanalyse pouvait-elle appuyer, conforter, rejoindre la morale et l'ascèse chrétienne ? La lecture d'un livre m'en a convaincu : "Non à la science dépressive", de Tony Anatrella (Flammarion). Je vous le recommande. Mais c'est sans pitié pour notre société. L'auteur est psychanalyste freudien. Il sort peu de sa discipline. Tout le jargon est au rendez-vous.

Allongée sur son divan, la société post-soixante-huitarde (sic), comme une interminable adolescente de 30 ans, en pleine dépression, confesse ses principales défaillances : perte du sens de l'idéal, divorces, homosexualité, sexualité narcissique, toxicomanie, suicides et autres déliaisons. Elle avoue aussi ses faux dérivatifs : "l'Humanitaire", la prétendue "prévention contre le sida" et "la drogue", et même "un certain antiracisme".

L'analyse ne porte pas seulement sur la société, mais sur ses victimes, les individus, eux-mêmes aux comportements dépressifs. Ils sont victimes, en effet, des idées fausses, celles de 68. Quant au marxisme, le docteur le qualifie de plus grand prédateur de la conscience humaine (p. 60). Les effets principaux de cette implosion des individus sont l'absence de vie intérieure, la peur de l'autre comme différent de soi, la mégalomanie des désirs. Dans tous les cas une autoagression.

C'est dans les solutions que le psy rejoint le moraliste et l'ascète chrétien : intériorité, altérité, acceptation de ses frustrations et sublimation de ses désirs. Ce en quoi, sans faire de mauvais concordisme, il reçoit le soutien de saint Paul. Celui-ci n'invite-t-il pas à vivre selon l'homme intérieur, à la charité, à la mort à soi-même pour vivre selon l'Esprit ?



La Grande Guerre

Le miracle de la Marne

A la suite de la publication, la décade dernière, de l'hommage du général Alexander von Kluck, commandant la première armée allemande en 1914, à la "furia française" qui transforma une armée en débandade en armée de vainqueurs et épargna à Paris le cauchemar d'une occupation prussienne, un lecteur de Peyrefitte nous a rappelé un très étrange courrier adressé, sans plus de précision, par "des catholiques" et que publia voilà trente ans "Le monde et la vie", ancien titre de la revue "Monde et Vie" de notre amie Claude Giraud * sous le titre "Le miracle de la Marne, miracle de la Sainte Vierge". En voici le texte.

Je voudrais vous parler d'une rumeur qui parcourut le front et les tranchées en 1915 et 1916 relative à la bataille de la Marne. Cette rumeur faisait allusion à des apparitions de la Sainte Vierge au moment du 8 septembre (1914) qui auraient joué un rôle décisif dans ce retournement de la situation difficilement explicable, humainement parlant, à cause du délabrement moral et physique des combattants. Je peux en parler en connaissance de cause, ayant participé à la retraite depuis la Belgique jusqu'aux abords de Paris.

Les comptes rendus des journaux parus fin août et au commencement de septembre dernier faisaient allusion au « miracle de la Marne » en se contentant d'exalter le sursaut du combattant de 1914 qui, le 8 septembre, avait refoulé l'invasisseur.

Pour quelqu'un qui a pris part à ces événements, ce sursaut est impensable et aurait pu tout juste permettre un coup d'arrêt de vingt-quatre ou quarante-huit heures.

Le document que je joins et qui est entièrement tombé dans l'oubli éclaire ces événements d'un jour nouveau et donne l'explication de ce mystère du retournement complet de la situation

le 8 septembre 1914. C'est une coupure de journal de l'époque, « *Le Courrier de la Manche* », numéro du 8 avril 1917, qui relate ce qu'auraient dit les Allemands faits prisonniers après les combats du 5 au 8 septembre 1914.

Ces jours-ci, un de mes amis me signalait qu'à Pontmain les pères auraient un dossier plus complet sur les faits...

Et voici le texte tiré du journal « *Le Courrier de la Manche* », Saint-Lô, 8 janvier 1917. C'est une lettre, datée du 3 janvier 1915.

« Un prêtre allemand blessé et fait prisonnier à la bataille de la Marne est mort dans une ambulance française où se trouvaient des religieuses.

Il leur a dit : « Comme soldat je devrais garder le silence. Comme prêtre, je crois devoir dire ce que j'ai vu. Pendant la bataille de la Marne, nous étions surpris d'être refoulés car nous étions légion, comparés aux Français et nous comptions bien arriver à Paris. Mais nous vîmes la Sainte Vierge, toute habillée de blanc avec une ceinture bleue, inclinée vers Paris... Elle nous tournait le dos et, de la main droite, semblait nous repousser. »

Dans les jours où ce prêtre allemand parlait ainsi, deux officiers allemands, prisonniers comme lui et blessés, entraient dans une ambulance française de la Croix-Rouge. Une dame infirmière parlant allemand les accompagnait.

Quand ils entrèrent dans une salle où se trouvait une statue de Notre-Dame de Lourdes, ils se regardèrent et dirent : « Oh ! la Vierge de la Marne ! »

La meilleure preuve d'authenticité du récit qui précède est la suivante, qui se rapporte au même fait. Une religieuse qui soigne les blessés à Issy-les-Moulineaux écrit : « C'était après la bataille de la Marne. Parmi les blessés soignés se trouvait un Allemand très grièvement atteint et jugé perdu. Grâce aux soins qui lui furent prodigués, il vécut encore plus d'un mois. Il était catholique et témoignait de grands sentiments de foi. Les infirmiers étaient tous prêtres. Il reçut les secours de la reli-

gieuse et ne savait comment témoigner sa gratitude. Il disait souvent : « Je voudrais faire quelque chose pour vous remercier. » Enfin, le jour où il reçut l'extrême-onction, il dit aux infirmiers : « Vous m'avez soigné avec beaucoup de charité, je veux faire quelque chose pour vous en vous racontant ce qui n'est pas à notre avantage mais qui vous fera plaisir. Je payerai ainsi un peu de ma dette.

Si j'étais sur le front, je serais fusillé car défense a été faite, sous peine de mort, de raconter ce que je vais vous dire.

Vous avez été étonnés de notre recul si subit quand nous sommes arrivés aux portes de Paris. Nous n'avons pu aller plus loin. Une Vierge se tenait devant nous, les bras étendus, nous poussant chaque fois que nous avions l'ordre d'avancer. Pendant plusieurs jours, nous ne savions pas si c'était une de vos Saintes nationales, Geneviève ou Jeanne d'Arc. Après, nous avons compris que c'était la Sainte Vierge qui nous clouait sur place. Le 8 septembre, elle nous repoussa avec tant de force que tous, comme un seul homme, nous nous sommes enfuis. Ce que je vous dis, vous l'entendrez sans doute redire plus tard, car nous sommes peut-être 100 000 hommes qui l'avons vu. »

Interrogé par le « *Libre Journal* », Joachim Boufflet, spécialiste des phénomènes mystiques et auteur d'une encyclopédie extrêmement érudite consacrée à ce sujet, rappelle qu'au début de la deuxième guerre mondiale, après l'invasion de la France, la radio allemande confirma en quelque sorte ces rumeurs en annonçant : « Cette fois, il n'y a pas eu de "miracle de la Marne". » Pour Joachim Boufflet, bien qu'il n'y ait pas eu d'enquête canonique sur les faits rapportés, ceux-ci « présentent tous les aspects typiques des interventions mariales sur la France et peuvent parfaitement être dans l'ordre providentiel. »

* « *Monde et Vie* » : 14, rue Edmond Valentin à Paris 7e